



Hon: William Forward


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

TOME DIXIEME.

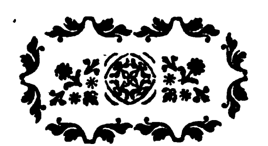
COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME DIXIEME.

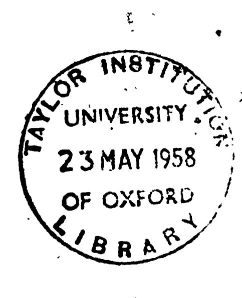
Contenant la ſuite du Ve. & dernier Livre d'*Emile*, ou de l'*Education*.

Emile & Sophie ou les *Solitaires*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage & ce qui est natu-

rel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes; parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se

relâche ; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages ; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes

ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la Nature ; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere ; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien ; c'est moi qui suis le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que

j'aye attendu pour trouver l'époufe d'Emile, que je le miffe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eft qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il fente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eft trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en fera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne foit pas néceffaire au mariage, quand cette égalité fe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout eft égal.

Un homme, à moins qu'il ne foit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à fon Eleve un établiffement au-deffus de fon rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pour-

roit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme: comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il éleve son épouse; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever: ainsi, dans le pre-

mier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de ſa Nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui

commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoit la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & déshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui eſt beau & honnête, & que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Naturellement l'homme ne penſe gue-

res. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que

c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plait dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ſes enfans? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoit pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliſſons, jamais de bons eſprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille ſimple & groſſierement élevée, qu'une fille ſavante & bel-eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de littérature dont elle ſe feroit

la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De sa sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure

opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroit plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit

ſans ceſſe entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs ; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plait à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Ele-

ve de la Nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plait chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde ; son éducation n'est ni brillante ni négligée ; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne fait pas, mais il est cultivé pour apprendre ; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains ; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses

goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit ; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou tout confus, & me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de suivre

ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit; & je n'imagine aucun Lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîtesse de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du tems, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à consumer leur

vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience celles qui le séparoient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'estimera

point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous

environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plait. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court gueres en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé ? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut ? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere ? je la cotoye; un bois touffu ? je vais sous son ombre; une grotte ? je la visite; une carriere ? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des

routes commodes, je passe par-tout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las.......... mais Emile ne se lasse gueres ; il est robuste ; & pourquoi se lasseroit-il ? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut

se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, savent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois ; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place : le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager ! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ? Combien un repas grossier paroit savoureux ! avec quel plaisir on se repose à table ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en

chaiſe de poſte; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois gueres adroit, ou qu'Emile ſoit bien peu curieux : car avec tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre; & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene

dans sa chaumiere; nous mangeons de grand appétit son maigre dîné. En nous voyant si fatigués, si affamés, il nous dit : si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous eussiez été mieux reçus...... vous auriez trouvé une maison de paix...... des gens si charitables...... de si bonnes gens !...... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils sont plus riches, quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois..... ils ne pâtissent pas, Dieu merci; & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maison dont les maîtres sont bénis dans le voisinage : je serois bien aise de les voir; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien ; s'ils sont des nôtres, nous serons des leurs.

La maison bien indiquée, on part; on erre dans les bois; une grande pluie nous surprend en chemin, elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se retrouve, & le soir nous arrivons à la

maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon ! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; partout où les étrangers ſont rares ils ſont bien venus; rien ne rend plus hoſpitalier que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être :

l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Sechés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt

aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoit l'Odyssée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite,

& toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne ; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe penche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance ; ſes manieres ſont vives ſans étourderie ; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante : la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête de mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un

ſi beau prétexte, une honte ſecrete la retient : elle ſe reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui dès le commencement du ſoupé n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous; ne ceſſerez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez vu treſſaillir Emile. Frappé d'un nom ſi cher, il ſe réveille en ſurſaut, & jette un regard avide ſur celle qui l'oſe porter. Sophie, ô Sophie! eſt-ce vous que mon cœur cherche ? eſt-ce vous que mon cœur aime ? Il l'obſerve, il la contemple avec une ſorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne

ſait ſi celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geſte, il trouve à tout mille interprétations confuſes ; il donneroit la moitié de ſa vie pour qu'elle voulût dire un ſeul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ſes yeux me font à la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard ; guidez-moi, tandis qu'il eſt tems ; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif ? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie ; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet : elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe ? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit ; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs

filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie : si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit soupirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroit l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de

peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les

traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantefques fur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : favoir la crife qui fert de paffage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces effais utiles par quelque endroit, ce fera fur-tout pour m'y être étendu fort au long fur cette partie effentielle omife par tous les autres, & pour ne m'être point laiffé rebuter dans cette entreprife par de fauffes délicateffes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eft un affez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne fe trouve que dans cet écrit, eft-ce ma faute ? Ce devroit être l'hiftoire de mon efpece : vous qui la dépravez, c'eft vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre confidération, qui renforce la premiere, eft qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitife, à l'envie, à l'or-

gueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece; que de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc ? la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne ? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elle ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité : déjà Sophie lui paroit trop eſtimable pour qu'il ne ſoit pas ſûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas : mais je ris de ſon empreſſement à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée; elle a bien d'autres pré-

tentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration, mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà ſûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte?

Il eſt à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe ſont vus; ils ne

ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier; il eſt embarraſſé, timide; ils ne ſe parlent point; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert; ils ſentent déjà le beſoin du myſtere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permiſſion au pere, à la mere, tandis que ſes yeux inquiets tournés ſur la fille, la lui demandent beaucoup plus inſtamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun ſigne, ne paroit rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus claire que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable; on donne le couvert à des paſſans embarraſſés de leur gîte, mais il n'eſt pas décent qu'un amant couche dans la maiſon de ſa maîtreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous

établir aux environs; la chaumiere la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la passion vous aveugle? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison? Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtresse! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur? Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle

mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoit point, & qui n'a peut-être

avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout ſcandale eſt pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même ſon mariage avec celui qui l'a cauſé ? Eh ! quel eſt l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû.

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons

qu'à deux grandes lieues eſt une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir ; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps

& de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de sa course voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la briéveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir, c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ses douces il-

lusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne ; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû ; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a ? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux ? Irai-je troubler une volupté si pure ? Ah ! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur,

j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & sois aimé! Jouis long-tems avant que de posséder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre: je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas! il faut qu'il finisse, & qu'il finisse en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Sitôt qu'elles sont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous

égarons, il s'en apperçoit le premier, &, sans s'impatienter, sans se plaindre, il met toute son attention à retrouver son chemin; il erre long-tems avant de se reconnoître, & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous, mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté : je vois le fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la premiere fois ; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras, & ne se parlent toujours point : que se diroient-ils en notre présence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promene dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espece, coupé en divers sens de jolis ruisseaux, & de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de son Homere & toujours dans l'enthousiasme;

je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere eſt critiqué par les gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſ-

(13) " En ſortant du Palais on trouve un vaſte jardin „ de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, planté „ de grands arbres fleuris, produiſans des poires, des „ pommes de grenade & d'autres des plus belles eſpeces, „ des figuiers au doux fruit, & des oliviers verdoyans. „ Jamais durant l'année entiere ces beaux arbres ne reſ„ tent ſans fruits : l'hiver & l'été, la douce haleine du „ vent d'oueſt fait à la fois nouer les uns & meurir les „ autres. On voit la poire & la pomme vieillir & ſécher „ ſur leur arbre, la figue ſur le figuier & la grape ſur „ la ſouche. La vigne inépuiſable ne ceſſe d'y porter de „ nouveaux raiſins ; on fait cuire & confire les uns au „ ſoleil ſur une aire, tandis qu'on en vendange d'autres, „ laiſſant ſur la plante ceux qui ſont encore en fleurs, „ en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des „ bouts, deux quarrés bien cultivés & couverts de fleurs „ toute l'année ſont ornés de deux fontaines, dont l'une „ eſt diſtribuée dans tout le jardin, & l'autre, après „ avoir traverſé le Palais, eſt conduite à un bâtiment „ élevé dans la ville pour abreuver les Citoyens „.
Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

pitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue ; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plait à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere ; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon ? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle s'excuse avec vivacité ; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui deman-

(14) J'avoue que je sais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.

dant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuſe & tremblante elle n'oſe plus ſouffler, ni regarder perſonne. Fille charmante ! il n'eſt plus tems de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite ſcene eſt oubliée ou paroit l'être ; très-heureuſement pour Sophie, Emile eſt le ſeul qui n'y a rien compris. La promenade ſe continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à ſe régler ſur la lenteur de notre marche ; inſenſiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accoſtent à la fin, & nous les voyons aſſez loin devant nous. Sophie ſemble attentive & poſée ; Emile parle & geſticule avec feu : il ne paroit pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien ceſſe avant qu'on ſoit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous

rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant; ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche

che pour cela ſans jetter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroit le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant!... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel

de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoit toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens, il lui demande la permission de le solliciter; elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle, j'en parle en son nom, même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être, & c'est alors que l'amour le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se

faire estimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sait-il s'il est riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Graces au Ciel il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems, ses soins, ses affections, sa personne ; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute : car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien ; il est craintif & tremblant devant elle. Il n'espere plus la toucher par la tendresse, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse ; le dépit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, & le regarde.

Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide : il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe ; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere ! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter : loin de m'éviter elle ſe plait avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars ; elle reçoit mes ſoins avec bonté ; mes ſervices paroiſſent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, & ſi j'ajoute un mot, elle me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'oſera faire taire, parlez, faites-la parler ; ſervez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre Eleve ;

Ah ! ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire ; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre So-

phie plus intraitable ? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre ? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous

les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance: à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme, com-

bien il lui rend de confiance & d'eſpoir; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion.

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur ! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens : je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequelle elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes,

qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes : il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor ! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe ! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez

ſon indiſcrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer!

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très-ſérieuſement, & ſi elle accepta ces droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent:

vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh ! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille,

du gouverneur, de l'Eleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive & légere, elle aime à sauter, il danse avec elle; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour; il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il est facteur, il est luthier aussi-bien que menuisier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis

la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui ſeuls la leur rendoient chére; l'amour a paré toute leur maiſon; lui ſeul y fait regner ſans frais & ſans peine les mêmes plaiſirs qu'ils n'y raſſembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire; mais il a beſoin lui de la parer: c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible, de voir

Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zele & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en ya pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût ; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du monde ; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs oſent s'élever juſqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge employent leur tête-à-tête à parler de Religion ! Ils paſſent leur tems à dire leur catéchiſme ! Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime ? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme ; ils ſe voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chére. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus

pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes sont l'enchantement de leur vie ; ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement ; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres ; il s'est trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sin-

cere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus ſecrets, Emile n'oſeroit ſolliciter la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il, quelquefois en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe hazarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour qu'elle veuille bien

ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans ; Emile ne les endure pas sans replique : le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente ; comment lui cacheroit-elle son chagrin ? C'est sa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire ! Elle se repent de sa faute ; sa mere lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere ; le pere est aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne ; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avan-

ce ainſi que pour être baiſée : il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant du viſage de Sophie, qui détourne la tête,

&, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas; on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez garde à vous: on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoye Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux: « Monsieur,
» je crois qu'un jeune homme aussi-bien
» né, aussi-bien élevé que vous, qui
» a des sentimens & des mœurs, ne
» voudroit pas payer du déshonneur
» d'une famille, l'amitié qu'elle lui té-
» moigne. Je ne suis ni farouche, ni
» prude; je sais ce qu'il faut passer à la
» jeunesse folâtre, & ce que j'ai souffert
» sous mes yeux, vous le prouve assez.
» Consultez votre ami sur vos devoirs,
» il vous dira quelle différence il y a
» entre les jeux que la présence d'un pe-
» re & d'une mere autorise, & les li-
» bertés qu'on prend loin d'eux en abu-

» ſant de leur confiance, & tournant en » piéges les mêmes faveurs qui, ſous » leurs yeux, ne ſont qu'innocentes. Il » vous dira, Monſieur, que ma fille n'a » eu d'autre tort avec vous, que celui » de ne pas voir, dès la premiere fois, » ce qu'elle ne devoit jamais ſouffrir : il » vous dira que tout ce qu'on prend pour » faveur, en devient une, & qu'il eſt » indigne d'un homme d'honneur d'abuſer » de la ſimplicité d'une jeune fille, pour » uſurper en ſecret les mêmes libertés » qu'elle peut ſouffrir devant tout le » monde. Car on ſait ce que la bien- » ſéance peut tolérer en public ; mais » on ignore où s'arrête dans l'ombre du » myſtere, celui qui ſe fait ſeul juge de » ſes fantaiſies ».

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon Eleve, cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence

la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus, & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus

patiemment une offenſe ? Qui eſt-ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui eſt-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'eſt-ce pas de ſa vertu qu'elle eſt fiere, elle ne l'eſt que pour la conſerver ; & quand elle peut ſe livrer ſans riſque au penchant de ſon cœur, elle careſſe juſqu'à ſon amant. Mais ſa diſcrete mere ne fait pas tous ces détails à ſon pere même : les hommes ne doivent pas tout ſavoir.

Loin même qu'elle ſemble s'enorgueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant ſans rougir. Mais le contentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſurtout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſen-

ſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens ; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mêlange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'alarmer & le

le raſſurer préciſément quand il faut; & ſi quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il ſur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas? C'eſt ce qu'il faut examiner; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe; la jalouſie paroit alors tenir de ſi près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans replique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pieces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort?

L'averſion contre tout ce qui trouble

& combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plait est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose ; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas ; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité ; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroit assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroit être illimitée, cette jalousie est à son comble : car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par

droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles; & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près,

dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a

son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, est toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante; & jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, sensible & craintif : il sera plus alarmé qu'irri-

té; il s'attachera bien plus à gagner sa Maîtresse, qu'à menacer son Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques alarmes, saura bien les régler, l'en dédommager; & ces concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps aux plus rudes travaux, & son ame aux

ſeules loix de la ſageſſe; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée; il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile eſt le jouet d'un enfant!

Tel eſt le changement des ſcenes de la vie; chaque âge a ſes reſſorts qui le font mouvoir; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux; à vingt, par une Maîtreſſe; à trente, par les plaiſirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la ſageſſe? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere, l'effet d'une heureuſe éducation? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'auſſi-tôt qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance, puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que

de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont

commencé; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours: car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés: au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer: l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont

tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'empriſonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels ſont les premiers charmes qui l'ont attaché? La ſenſibilité, la vertu, l'amour des choſes honnêtes. En aimant cet amour dans ſa maîtreſſe, l'auroit-il perdu pour lui-

même ? A quel prix à ſon tour Sophie s'eſt-elle miſe ? A celui de tous les ſentimens qui ſont naturels au cœur de ſon amant. L'eſtime des vrais biens, la frugalité, la ſimplicité, le généreux déſintéreſſement, le mépris du faſte & des richeſſes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impoſées. En quoi donc Emile eſt-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raiſons d'être lui-même ; c'eſt le ſeul point où il ſoit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en liſant ce livre avec quelque attention, perſonne puiſſe croire que toutes les circonſtances de la ſituation où il ſe trouve ſe ſoient ainſi raſſemblées autour de lui par hazard. Eſt-ce par hazard que les Villes fourniſſant tant de filles aimables, celle qui lui plait ne ſe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eſt-ce par hazard qu'il la rencontre ? Eſt-ce par hazard qu'ils ſe conviennent ? Eſt-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il

l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter

de nous, la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treſſaillit de joie ; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé juſques-là ſi mon Eleve ne méritoit pas mon eſtime ? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui : alors il eſt triſte & ne murmure point ; que ſerviroient ſes murmures ? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte, que nous allions enſemble ou ſéparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement

Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, & je lui dis en l'embrassant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur; ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant; ame franche, ami sincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis; ton retour est son ouvrage: mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux

le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit; & ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de tems à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours là, c'eſt Emile encore; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court lès campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoit; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voyent qu'il la fait en effet. En un mot, il étend ſon zele & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & gé-

nérale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est vexé par un

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens

voisin puissant, il le protege & le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaicteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien

---

dans leurs maladies; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin: presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement: leur meilleure tisanne est dans votre cave; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quel-

que assiette de crême où la cuillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire; quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle; &, tandis

tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un sourire moqueur. Mais So-

phie est légere & porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoit le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir

nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre ! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir ! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point ; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile un ciseau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie ; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ses premiers transports il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise; elle se leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse & dire; *Hercule est vengé.*

Cependant la mere questionne le Maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons là? Madame, je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris; mais si ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car, c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt

ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant: Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des Ouvriers qui ſe ſont préſentés; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai ren-

dre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien; elle attend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman! répond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'Ouvrier du léger

préjudice que lui causeroit son absence ; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espére de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester ? Maman, ne vous y trompez pas ; c'est pour moi qu'il reste ; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de

loi que la ſienne : elle veut régner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part; jalouſe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zele il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper c'eſt ſe préférer à elle; retarder c'eſt la négliger. Négliger Sophie ! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre, mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus ? Quel malheur leur eſt arrivé ? Perſonne de leur part ! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à

pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissons nous-mêmes. Alors la scene change; Sophie essuie ses pleurs, ou si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : Emile vit & s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste; il faut rester : mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ou-

vrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes lèvres comme je fais quelquefois: elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens,

pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste ; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainsi.

« Nous sommes partis hier à quatre
» heures ; il nous étoit prescrit d'arriver
» à sept, & nous prenons toujours plus
» de tems qu'il ne nous est nécessaire,
» afin de nous reposer en approchant
» d'ici. Nous avions déjà fait les trois
» quarts du chemin quand des lamenta-
» tions douloureuses nous frappent l'o-

» reille ; elles partoient d'une gorge de » la colline à quelque distance de nous. » Nous accourons aux cris ; nous trou- » vons un malheureux paysan, qui re- » venant de la ville un peu pris de vin » sur son cheval, en étoit tombé si lour- » dement qu'il s'étoit cassé la jambe. » Nous crions, nous appellons du se- » cours ; personne ne répond ; nous es- » sayons de remettre le blessé sur son » cheval, nous n'en pouvons venir à » bout : au moindre mouvement le mal- » heureux souffre des douleurs horribles ; » nous prenons le parti d'attacher le » cheval dans le bois à l'écart, puis fai- » sant un brancard de nos bras, nous y » posons le blessé & le portons le plus » doucement qu'il est possible, en sui- » vant ses indications sur la route qu'il » faloit tenir pour aller chez lui. Le tra- » jet étoit long, il falut nous reposer » plusieurs fois. Nous arrivons enfin ren- » dus de fatigue ; nous trouvons avec » une surprise amere que nous connois- » sions déjà la maison, & que ce mi- » sérable que nous rapportions avec tant » de peine, étoit le même qui nous

» avoit si cordialement reçus le jour
» de notre premiere arrivée ici. Dans
» le trouble où nous étions tous, nous
» ne nous étions point reconnus jusqu'à
» ce moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans.
» Prête à lui en donner un troisieme sa
» femme fut si saisie en le voyant arri-
» ver, qu'elle sentit des douleurs aiguës
» & accoucha peu d'heures après. Que
» faire en cet état dans une chaumiere
» écartée où l'on ne pouvoit espérer au-
» cun secours ? Emile prit le parti d'al-
» ler prendre le cheval que nous avions
» laissé dans le bois, de le monter, de
» courir à toute bride chercher un chi-
» rurgien à la ville. Il donna le cheval
» au chirurgien, & n'ayant pu trouver
» assez tôt une garde, il revint à pied
» avec un domestique, après vous avoir
» expédié un exprès; tandis qu'embar-
» rassé, comme vous pouvez croire,
» entre un homme ayant une jambe cas-
» sée & une femme en travail, je pré-
» parois dans la maison tout ce que je
» pouvois prévoir être nécessaire pour
» le secours de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du
» reste ; ce n'est pas de cela qu'il est
» question. Il étoit deux heures après
» minuit avant que nous ayons eu ni
» l'un ni l'autre un moment de relâche.
» Enfin nous sommes revenus avant le
» jour dans notre asyle ici proche, où
» nous avons attendu l'heure de votre
» réveil pour vous rendre compte de no-
» tre accident ».

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu ; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand

tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis* ; & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue ; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere fait aller chercher tout

ce qui les bleſſe, & faire poſer plus mollement leurs membres endoloris. Ils ſe ſentent déjà ſoulagés à ſon approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille ſi délicate ne ſe rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaiſe odeur, & ſait faire diſparoître l'une & l'autre ſans mettre perſonne en œuvre, & ſans que les malades ſoient tourmentés. Elle qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zele de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légerement & avec tant d'adreſſe qu'il ſe ſent ſoulagé ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un Ange du Ciel que Dieu leur envoye; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple.

en ſilence. Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré ; ils croient y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent : il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement ; que feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte ? il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang-froid ; il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante ; ce que je ferois...... je n'en ſais rien ; mais ce

que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, réponds-je en souriant : elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Emile; » c'est la fin de tout être sensible; c'est » le premier desir que nous imprima la » Nature, & le seul qui ne nous quitte » jamais. Mais où est le bonheur ? Qui » le sait ? Chacun le cherche, & nul » ne le trouve. On use la vie à le pour» suivre, & l'on meurt sans l'avoir at» teint. Mon jeune ami, quand à ta nais» sance je te pris dans mes bras, & » qu'attestant l'Etre suprême de l'engage» ment que j'osai contracter, je vouai

» mes jours au bonheur des tiens, ſavois-
» je moi-même à quoi je m'engageois.
» Non : je ſavois ſeulement qu'en te ren-
» dant heureux j'étois ſûr de l'être.
» En faiſant pour toi cette utile re-
» cherche, je la rendois commune à
» tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que
» nous devons faire, la ſageſſe conſiſte
» à reſter dans l'inaction. C'eſt de tou-
» tes les maximes celle dont l'homme
» a le plus grand beſoin, & celle qu'il
» fait le moins ſuivre. Chercher le bon-
» heur ſans ſavoir où il eſt, c'eſt s'ex-
» poſer à le fuir, c'eſt courir autant de
» riſques contraires qu'il y a de routes
» pour s'égarer. Mais il n'appartient pas
» à tout le monde de ſavoir ne point
» agir. Dans l'inquiétude où nous tient
» l'ardeur du bien-être, nous aimons
» mieux nous tromper à le pourſuivre
» que de ne rien faire pour le chercher,
» & ſortis une fois de la place où nous
» pouvons le connoître, nous n'y ſavons
» plus revenir.

» Avec la même ignorance j'eſſayai
» d'éviter la même faute. En prenant

» ſoin de toi, je réſolus de ne pas faire
» un pas inutile & de t'empêcher d'en
» faire. Je me tins dans la route de la
» nature, en attendant qu'elle me montrât
» celle du bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle
» étoit la même, & qu'en n'y penſant pas
» je l'avois ſuivie.

» Sois mon témoin, ſois mon juge,
» je ne te récuſerai jamais. Tes premiers
» ans n'ont point été ſacrifiés à ceux qui
» les devoient ſuivre; tu as joui de tous
» les biens que la nature t'avoit donnés.
» Des maux auxquels elle t'aſſujettit, &
» dont j'ai pu te garantir, tu n'as ſenti
» que ceux qui pouvoient t'endurcir aux
» autres. Tu n'en as jamais ſouffert aucun
» que pour en éviter un plus grand. Tu
» n'as connu ni la haine, ni l'eſclavage.
» Libre & content, tu es reſté juſte &
» bon : car la peine & le vice ſont in-
» ſéparables, & jamais l'homme ne de-
» vient méchant que lorſqu'il eſt mal-
» heureux. Puiſſe le ſouvenir de ton en-
» fance ſe prolonger juſqu'à tes vieux
» jours: je ne crains pas que jamais ton bon
» cœur ſe la rappelle ſans donner quelques
» bénédictions à la main qui la gouverna.

» Quand tu es entré dans l'âge de rai-
» son, je t'ai garanti de l'opinion des
» hommes ; quand ton cœur est devenu
» sensible, je t'ai préservé de l'empire
» des passions. Si j'avois pu prolonger
» ce calme intérieur jusqu'à la fin de ta
» vie, j'aurois mis mon ouvrage en su-
» reté, & tu serois toujours heureux
» autant qu'un homme peut l'être : mais
» cher Emile, j'ai eu beau tremper ton
» ame dans le styx ; je n'ai pu la ren-
» dre par-tout invulnérable ; il s'éleve
» un nouvel ennemi que tu n'as pas en-
» core appris à vaincre, & dont je ne
» puis plus te sauver. Cet ennemi, c'est
» toi-même. La nature & la fortune
» t'avoient laissé libre. Tu pouvois
» endurer la misere ; tu pouvois sup-
» porter les douleurs du corps, celles
» de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne
» tenois à rien qu'à la condition hu-
» maine, & maintenant tu tiens à tous
» les attachemens que tu t'es donnés ;
» en apprenant à desirer, tu t'es rendu
» l'esclave de tes desirs. Sans que rien
» change en toi, sans que rien t'offense,
» sans que rien touche à ton être, que

» de douleurs peuvent attaquer ton ame ! » Que de maux tu peux ſentir ſans être » malade ! Que de morts tu peux ſouf- » frir ſans mourir ! Un menſonge, une » erreur, un doute peut te mettre au » déſeſpoir.

» Tu voyois au théâtre les héros li- » vrés à des douleurs extrêmes, faire » retentir la ſcene de leurs cris inſenſés, » s'affliger comme des femmes, pleurer » comme des enfans, & mériter ainſi les » applaudiſſemens publics. Souviens-toi » du ſcandale que te cauſoient ces lamen- » tations, ces cris, ces plaintes, dans » des hommes dont on ne devoit atten- » dre que des actes de conſtance & de » fermeté. Quoi ! diſois-tu tout indigné, » ce ſont là les exemples qu'on nous » donne à ſuivre, les modeles qu'on » nous offre à imiter ! A-t-on peur que » l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez » malheureux, aſſez foible, ſi l'on ne » vient encore encenſer ſa foibleſſe ſous » la fauſſe image de la vertu ? Mon jeu- » ne ami, ſois plus indulgent déſormais » pour la ſcene : te voilà devenu l'un » de ſes héros.

» Tu ſais ſouffrir & mourir; tu ſais
» endurer la loi de la néceſſité dans les
» maux phyſiques, mais tu n'as point
» encore impoſé de loix aux appétits
» de ton cœur, & c'eſt de nos affections,
» bien plus que de nos beſoins, que
» naît le trouble de notre vie. Nos deſirs
» ſont étendus, notre force eſt preſque
» nulle. L'homme tient par ſes vœux à
» mille choſes, & par lui-même il ne
» tient à rien, pas même à ſa propre
» vie; plus il augmente ſes attachemens,
» plus il multiplie ſes peines. Tout ne
» fait que paſſer ſur la terre : tout ce que
» nous aimons nous échappera tôt ou tard,
» & nous y tenons comme s'il devoit
» durer éternellement. Quel effroi ſur le
» ſeul ſoupçon de la mort de Sophie !
» As-tu donc compté qu'elle vivroit tou-
» jours ? Ne meurt-il perſonne à ſon âge ?
» Elle doit mourir, mon enfant, & peut-
» être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vi-
» vante à préſent même ? La nature ne
» t'avoit aſſervi qu'à une ſeule mort; tu
» t'aſſervis à une ſeconde; te voilà dans
» le cas de mourir deux fois.

» Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées,

» que tu vas rester à plaindre ! Toujours des privations, toujours des pertes, toujours des alarmes ; tu ne jouiras pas même de ce qui te sera laissé. » La crainte de tout perdre t'empêchera » de rien posséder ; pour n'avoir voulu suivre que tes passions, jamais tu » ne les pourras satisfaire. Tu chercheras toujours le repos, il fuira toujours » devant toi ; tu seras misérable & tu » deviendras méchant ; & comment » pourrois-tu ne pas l'être, n'ayant de » loi que tes desirs effrénés ? Si tu ne » peux supporter des privations involontaires, comment t'en imposeras-tu » volontairement ? Comment sauras-tu » sacrifier le penchant au devoir, & » résister à ton cœur pour écouter ta » raison ? Toi qui ne veux déjà plus » voir celui qui t'apprendra la mort de » ta maîtresse, comment verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter vivante ? » celui qui t'oseroit dire, elle est morte pour toi, la vertu te sépare d'elle ? » S'il faut vivre avec elle quoi qu'il arrive, que Sophie soit mariée ou non, » que tu sois libre ou ne le sois pas, qu'elle

» qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on te
» l'accorde ou qu'on te la refuse, n'im-
» porte, tu la veux, il la faut posséder
» à quelque prix que ce soit. Apprends-
» moi donc à quel crime s'arrête celui
» qui n'a de loix que les vœux de son
» cœur, & ne sait résister à rien de ce
» qu'il desire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bon-
» heur sans courage, ni de vertu sans
» combat. Le mot de *vertu* vient de *force*;
» la force est la base de toute vertu.
» La vertu n'appartient qu'à un être
» foible par sa nature & fort par sa vo-
» lonté; c'est en cela que consiste le
» mérite de l'homme juste; & quoique
» nous appellions Dieu bon, nous ne
» l'appellons pas vertueux, parce qu'il
» n'a pas besoin d'effort pour bien faire.
» Pour t'expliquer ce mot si profané,
» j'ai attendu que tu fusses en état de
» m'entendre. Tant que la vertu ne coû-
» te rien à pratiquer, on a peu besoin
» de la connoître. Ce besoin vient quand
» les passions s'éveillent : il est déjà venu
» pour toi.

» En t'élevant dans toute la simplicité

» de la nature, au lieu de te prêcher de » pénibles devoirs, je t'ai garanti des vi» ces qui rendent ces devoirs pénibles, » je t'ai moins rendu le menſonge odieux » qu'inutile, je t'ai moins appris à ren» dre à chacun ce qui lui appartient » qu'à ne te ſoucier que de ce qui eſt » à toi. Je t'ai fait plutôt bon que ver» tueux : mais celui qui n'eſt que bon, » ne demeure tel qu'autant qu'il a du » plaiſir à l'être : la bonté ſe briſe & » périt ſous le choc des paſſions hu» maines ; l'homme qui n'eſt que bon, » n'eſt bon que pour lui.

» Qu'eſt-ce donc que l'homme ver» tueux ? C'eſt celui qui ſait vaincre » ſes affections. Car alors il ſuit ſa rai» ſon, ſa conſcience, il fait ſon devoir, » il ſe tient dans l'ordre, & rien ne » l'en peut écarter. Juſqu'ici tu n'étois » libre qu'en apparence ; tu n'avois que » la liberté précaire d'un eſclave à qui » l'on n'a rien commandé. Maintenant » ſois libre en effet ; apprends à deve» nir ton propre maître ; commande à » ton cœur, ô Emile ! & tu ſeras ver» tueux.

» Voilà donc un autre apprentiſſage à » faire, & cet apprentiſſage eſt plus pé» nible que le premier : car la nature » nous délivre des maux qu'elle nous » impoſe, ou nous apprend à les ſup» porter ; mais elle ne nous dit rien » pour ceux qui nous viennent de nous ; » elle nous abandonne à nous-mêmes ; » elle nous laiſſe, victimes de nos » paſſions, ſuccomber à nos vaines dou» leurs, & nous glorifier encore des » pleurs dont nous aurions dû rougir.

» C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt » la ſeule, peut-être, qui ſoit digne de » toi. Si tu la ſais régir en homme, » elle ſera la derniere ; tu ſubjugueras » toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à » celle de la vertu.

» Cette paſſion n'eſt pas criminelle ; » je le ſais bien ; elle eſt auſſi pure qu » les ames qui la reſſentent. L'honnêtete » la forma, l'innocence l'a nourrie. Heué» reux amans ! Les charmes de la ver» tu ne font qu'ajouter pour vous à » ceux de l'amour ; & le doux lien qui » vous attend, n'eſt pas moins le prix » de votre ſageſſe, que celui de votre

» attachement. Mais dis-moi, homme
» sincere ; cette passion si pure t'en a-t-
» elle moins subjugué ? T'en es-tu moins
» rendu l'esclave, & si demain elle ces-
» soit d'être innocente, l'étoufferois-tu
» dès demain ? C'est à présent le mo-
» ment d'essayer tes forces ; il n'est plus
» tems quand il les faut employer. Ces
» dangereux essais doivent se faire loin
» du péril. On ne s'exerce point au
» combat devant l'ennemi ; on s'y pré-
» pare avant la guerre ; on s'y présente
» déjà tout préparé.

» C'est une erreur de distinguer les
» passions en permises & défendues,
» pour se livrer aux premieres & se re-
» fuser aux autres. Toutes sont bonnes
» quand on en reste le maître, toutes
» sont mauvaises quand on s'y laisse
» assujettir. Ce qui nous est défendu
» par la nature, c'est d'étendre nos at-
» tachemens plus loin que nos forces ;
» ce qui nous est défendu par la raison,
» c'est de vouloir ce que nous ne pou-
» vons obtenir ; ce qui nous est défendu
» par la conscience, n'est pas d'être
» tentés, mais de nous laisser vaincre

» aux tentations. Il ne dépend pas de » nous d'avoir ou de n'avoir pas des » passions : mais il dépend de nous de » régner sur elles. Tous les sentimens » que nous dominons sont légitimes, » tous ceux qui nous dominent sont » criminels. Un homme n'est pas cou- » pable d'aimer la femme d'autrui, s'il » tient cette passion malheureuse asservie » à la loi du devoir : il est coupable » d'aimer sa propre femme au point » d'immoler tout à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs pré- » ceptes de morale, je n'en ai qu'un seul » à te donner, & celui-là comprend » tous les autres. Sois homme ; retire » ton cœur dans les bornes de ta con- » dition. Etudie & connois ces bornes ; » quelque étroites qu'elles soient, on » n'est point malheureux tant qu'on s'y » renferme : on ne l'est que quand on » veut les passer ; on l'est quand, dans » ses desirs insensés, on met au rang » des possibles ce qui ne l'est pas ; on » l'est quand on oublie son état d'hom- » me pour s'en forger d'imaginaires, » desquels on retombe toujours dans le

» sien. Les seuls biens dont la privation » coûte, sont ceux auxquels on croit » avoir droit. L'évidente impossibilité de » les obtenir en détache, les souhaits » sans espoir ne tourmentent point. Un » gueux n'est point tourmenté du desir » d'être Roi; un Roi ne veut être Dieu » que quand il croit n'être plus homme.

» Les illusions de l'orgueil sont la » source de nos plus grands maux: mais » la contemplation de la misere humaine » rend le sage toujours modéré. Il se » tient à sa place, il ne s'agite point » pour en sortir, il n'use point inutile- » ment ses forces pour jouir de ce qu'il » ne peut conserver, & les employant » toutes à bien posséder ce qu'il a, il » est en effet plus puissant & plus ri- » che de tout ce qu'il desire de moins » que nous. Etre mortel & périssable, » irai-je me former des nœuds éternels » sur cette terre, où tout change, où » tout passe, & dont je disparoîtrai de- » main? O Emile, ô mon fils, en te per- » dant que me resteroit-il de moi? Et » pourtant il faut que j'apprenne à te per- » dre: car qui sait quand tu me seras ôté?

» Veux-tu donc vivre heureux & sa-
» ge ? N'attache ton cœur qu'à la beau-
» té qui ne périt point : que ta condi-
» tion borne tes desirs, que tes devoirs
» aillent avant tes penchans ; étends la
» loi de la nécessité aux choses morales :
» apprends à perdre ce qui peut t'être
» enlevé ; apprends à tout quitter quand
» la vertu l'ordonne, à te mettre au-
» dessus des événemens, à détacher ton
» cœur sans qu'ils le déchirent, à être
» courageux dans l'adversité, afin de
» n'être jamais misérable ; à être ferme
» dans ton devoir, afin de n'être jamais
» criminel. Alors tu seras heureux mal-
» gré la fortune, & sage malgré les paf-
» sions. Alors tu trouveras dans la posses-
» sion même des biens fragiles, une vo-
» lupté que rien ne pourra troubler ; tu
» les posséderas sans qu'ils te possédent,
» & tu sentiras que l'homme à qui tout
» échappe, ne jouit que de ce qu'il sait
» perdre. Tu n'auras point, il est vrai,
» l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu
» n'auras point aussi les douleurs qui en
» sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à
» cet échange, car ces douleurs sont fré-

» quentes & réelles, & ces plaisirs sont
» rares & vains. Vainqueur de tant d'opi-
» nions trompeuses, tu le seras encore
» de celle qui donne un si grand prix à
» la vie. Tu passeras la tienne sans trou-
» ble & la termineras sans effroi : tu
» t'en détacheras comme de toutes cho-
» ses. Que d'autres, saisis d'horreur,
» pensent en la quittant cesser d'être ;
» instruit de son néant, tu croiras com-
» mencer. La mort est la fin de la vie
» du méchant, & le commencement de
» celle du juste ».

Emile m'écoute avec une attention mê-lée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en

tremblant, & sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous? s'écrie-t-il avec emportement: quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!...... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoit trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

« Croyez-vous, cher Emile, qu'un » homme, en quelque situation qu'il se » trouve, puisse être plus heureux que

» vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous
» le croyez, détrompez-vous. Avant de
» goûter les plaisirs de la vie, vous en
» avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien
» au-delà de ce que vous avez senti. La
» félicité des sens est passagere. L'état
» habituel du cœur y perd toujours.
» Vous avez plus joui par l'espérance,
» que vous ne jouirez jamais en réalité.
» L'imagination qui pare ce qu'on desi-
» re, l'abandonne dans la possession. Hors
» le seul être existant par lui-même, il
» n'y a rien de beau que ce qui n'est
» pas. Si cet état eût pu durer toujours,
» vous auriez trouvé le bonheur suprê-
» me. Mais tout ce qui tient à l'homme
» se sent de sa caducité; tout est fini,
» tout est passager dans la vie humaine,
» & quand l'état qui nous rend heureux
» dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir
» nous en ôteroit le goût. Si rien ne chan-
» ge au-dehors, le cœur change; le bon-
» heur nous quitte, ou nous le quit-
» tons.

» Le tems que vous ne mesuriez pas,
» s'écouloit durant votre délire. L'été
» finit, l'hiver s'approche. Quand nous

» pourrions continuer nos courses dans
» une saison si rude, on ne le souffri-
» roit jamais. Il faut bien, malgré nous,
» changer de maniere de vivre; celle-ci
» ne peut plus durer. Je vois dans vos
» yeux impatiens que cette difficulté ne
» vous embarrasse gueres: l'aveu de So-
» phie & vos propres desirs vous sug-
» gerent un moyen facile d'éviter la nei-
» ge, & de n'avoir plus de voyage à
» faire pour l'aller voir. L'expédient est
» commode sans doute; mais le prin-
» tems venu, la neige fond & le ma-
» riage reste; il y faut penser pour tou-
» tes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, & il
» n'y a pas cinq mois que vous la con-
» noissez! Vous voulez l'épouser, non
» parce qu'elle vous convient, mais par-
» ce qu'elle vous plait; comme si l'amour
» ne se trompoit jamais sur les conve-
» nances, & que ceux qui commencent
» par s'aimer ne finissent jamais par se
» haïr. Elle est vertueuse, je le sais;
» mais en est-ce assez? suffit-il d'être
» honnêtes gens pour se convenir? ce
» n'est pas sa vertu que je mets en dou-

» te, c'eſt ſon caractere. Celui d'une
» femme ſe montre-t-il en un jour ? Sa-
» vez-vous en combien de ſituations il
» faut l'avoir vue pour connoître à fond
» ſon humeur ? Quatre mois d'attache-
» ment vous répondent-ils de toute la
» vie ? Peut-être deux mois d'abſence
» vous feront-ils oublier d'elle ; peut-être
» un autre n'attend-il que votre éloigne-
» ment pour vous effacer de ſon cœur ;
» peut-être à votre retour la trouverez-
» vous auſſi indifférente que vous l'avez
» trouvée ſenſible juſqu'à préſent. Les
» ſentimens ne dépendent pas des prin-
» cipes ; elle peut reſter fort honnête,
» & ceſſer de vous aimer. Elle ſera conſ-
» tante & fidele, je penche à le croi-
» re ; mais qui vous répond d'elle & qui
» lui répond de vous, tant que vous ne
» vous êtes point mis à l'épreuve ? At-
» tendrez-vous pour cette épreuve,
» qu'elle vous devienne inutile ? At-
» tendrez-vous pour vous connoî-
» tre, que vous ne puiſſiez plus vous
» ſéparer ?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine
» en paſſez-vous vingt-deux ; cet âge eſt

» celui de l'amour, mais non celui du
» mariage. Quel pere & quelle mere de
» famille ! Eh ! pour savoir élever des
» enfans, attendez au moins de cesser de
» l'être ! Savez-vous à combien de jeunes
» personnes les fatigues de la grossesse
» supportées avant l'âge ont affoibli la
» constitution, ruiné la santé, abrégé la
» vie ? Savez-vous combien d'enfans sont
» restés languissans & foibles, faute d'a-
» voir été nourris dans un corps assez
» formé ? Quand la mere & l'enfant crois-
» sent à la fois, & que la substance né-
» cessaire à l'accroissement de chacun
» des deux se partage, ni l'un ni l'autre
» n'a ce que lui destinoit la nature ;
» comment se peut-il que tous deux n'en
» souffrent pas ? Ou je connois fort mal
» Emile, ou il aimera mieux avoir une
» femme & des enfans robustes, que
» de contenter son impatience aux dé-
» pens de leur vie & de leur santé.

» Parlons de vous. En aspirant à l'état
» d'époux & de pere, en avez-vous bien
» médité les devoirs ? En devenant chef
» de famille, vous allez devenir membre
» de l'Etat, & qu'est-ce qu'être membre

» de l'Etat, le ſavez-vous ? ſavez-vous
» ce que c'eſt que gouvernement, loix,
» patrie ? Savez-vous à quel prix il vous
» eſt permis de vivre, & pour qui vous
» devez mourir ? Vous croyez avoir tout
» appris, & vous ne ſavez rien encore.
» Avant de prendre une place dans l'ordre
» civil, apprenez à le connoître & à
» ſavoir quel rang vous y convient.

» Emile, il faut quitter Sophie; je ne
» dis pas l'abandonner : ſi vous en étiez
» capable, elle ſeroit trop heureuſe de
» ne vous avoir point épouſé; il la faut
» quitter pour revenir digne d'elle. Ne
» ſoyez pas aſſez vain pour croire déjà
» la mériter. O combien il vous reſte à
» faire ! Venez remplir cette noble tâ-
» che; venez apprendre à ſupporter l'ab-
» ſence; venez gagner le prix de la fidé-
» lité, afin qu'à votre retour vous puiſ-
» ſiez vous honorer de quelque choſe au-
» près d'elle, & demander ſa main, non
» comme une grace, mais comme une ré-
» compenſe ».

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le

jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait;

rêve un moment, & puis me regardant avec assurance, il me dit; quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette absence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t-il porter aux pieds de sa Maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami? Pour moi, je le crois; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le dé-

termine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & sois fidele ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fiere Sophie, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laisser échapper un soupir en sa présence ; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter ; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son

époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure ; mais que sert la raison contre la foiblesse ? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plait à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel

j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. « J'ai tout fait » pour vous complaire; je savois que je » traitois avec un homme d'honneur : il » ne me reste qu'un mot à vous dire. » Souvenez-vous que votre Eleve a signé » son contrat de mariage sur la bouche » de ma Fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux Amans? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, & répete mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte

importune & les regrets bruyans de son amant ! Il le voit, il le sent, il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.



DES

DES VOYAGES.

ON demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question, & qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on*

être Persan me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoit que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là

les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela ſeroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croyent, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs menſonges & leur mauvaiſe foi ?

Laiſſons donc la reſſource des livres qu'on nous vante, à ceux qui ſont faits pour s'en contenter. Elle eſt bonne, ainſi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes ne connoit que les gens avec leſquels il a

vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser!

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon observer les Européens? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque Nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoit les hommes, comme celui qui a vu dix François connoit les François.

Il

Il ne ſuffit pas, pour s'inſtruire, de courir les pays; il faut ſavoir voyager. Pour obſerver il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent que celui-là ne les frappe gueres; c'eſt grand hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François eſt celui qui voyage le plus, mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoit le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre

maniere ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point : le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroit honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux

qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiofité, ils donnent toute leur attention à ce qui eft véritablement utile. Je ne connois gueres que les Efpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiftes d'un pays, qu'un Anglois en fait deffiner quelque antique, & qu'un Allemand porte fon *album* chez tous les Savans, l'Efpagnol étudie en filence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eft le feul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à fon pays.

Les Anciens voyageoient peu, lifoient peu, faifoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reftent d'eux, qu'ils s'obfervoient mieux les uns les autres que nous n'obfervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le feul Poëte qui nous tranfporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refufer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans fon Hiftoire,

quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoit ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point

d'Ambaſſadeurs ordinaires ou réſidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne : l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples ſe regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur eux des impreſſions durables ; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs

ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne ſont tous que des Scythes diverſement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le tems de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions

ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fuſſent reſtés les mêmes. Si nous pouvions conſidérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiecle à ſiecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même tems que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, levoyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le com-

merce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoit & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi

l'on ne connoit que les grands peuples ; & les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire ; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour ; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-sûrement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion ? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour

eux qu'acceffoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philofopher. L'enfant obferve les chofes, en attendant qu'il puiffe obferver les hommes. L'homme doit commencer par obferver fes femblables, & puis il obferve les chofes s'il en a le tems.

C'eft donc mal raifonner, que de conclure que les voyages font inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enfuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes affez fermes fur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur fans fe laiffer féduire, & pour voir l'exemple du vice fans fe laiffer entraîner. Les voyages pouffent le naturel vers fa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eft, à fon retour, ce qu'il fera toute fa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs

voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent, tous, meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile : ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction.

C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre: car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa patrie, comme à la ſucceſſion de ſon pere: encore, le lieu de la naiſſance étant un don de la nature, céde-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigou-

reux chaque homme reſte libre à ſes riſques en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple; juſqu'ici vous avez vécu ſous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laiſſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez? Voulez-vous établir votre fortune

& fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même ?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent.

Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſaurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt toujours le plus honoré ; que ſi vous vous aviſez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne feront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force eſt-elle épuiſée ? ne ſais-je plus travailler ? Que m'importent tous vos beaux emplois,

& toutes les sottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste ; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez pour le bonheur du sage d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher Emile ! & dans quel lieu le choisirez vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire ; je suis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On sait en quels lieux il est aisé de se faire ri-

che, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être? Qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne & ſans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête homme ſoit ſi facile à trouver? S'il eſt quelque moyen légitime & ſûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre; mais où eſt l'Etat où l'on peut ſe dire, la terre que je foule eſt à moi? Avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des

fripons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtisse une maison près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin. Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons

les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en

cette partie, n'eſt qu'un enfant, & qui pis eſt, un enfant de mauvaiſe foi. Quand j'entends élever Grotius juſqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuye ſur des ſophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes : tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux; il faut ſavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſ-

cuter, de répondre à ces deux queſtions; que m'importe? &, qu'y puis-je faire? Nous avons mis notre Emile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient gueres, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens là! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer: il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zele; bien

ſûr qu'en des recherches de cette eſpece, de grands talens ſont moins néceſſaires qu'un ſincere amour de la juſtice & un vrai reſpect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, ſelon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'obſerver, il faut ſe faire des regles pour ſes obſervations : il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle. Nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles ſeront ſuffiſamment réſolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons ſi les hommes naiſſent eſclaves ou libres, aſſociés ou indépendans, s'ils ſe réuniſſent volontairement ou par force; ſi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, mê-

me quand elle eſt ſurmontée par une autre ; en ſorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans-cauſe ? ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en ſorte qu'on ne ſoit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en ſoit diſpenſé ſitôt qu'on peut faire réſiſtance : droit qui, ce ſemble, n'ajouteroit pas grand'choſe à la force, & ne feroit gueres qu'un jeu de mots ?

Nous examinerons ſi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enſuit pour cela que ce ſoit un crime d'appeller le Médecin ?

Nous examinerons encore ſi l'on eſt obligé en conſcience de donner ſa bourſe à un bandit qui nous la demande ſur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher ? car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auſſi une puiſſance.

Si ce mot de puiſſance en cette occaſion veut dire autre choſe qu'une puiſſance légitime, & par conſéquent ſoumiſe aux loix dont elle tient ſon être ?

Suppoſé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des ſociétés, nous rechercherons la meſure de cette autorité, comment elle eſt fondée dans la nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui ? Si donc la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere ? car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel

quel toute la famille soit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition? C'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir?

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lézés ?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef ?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain, & alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de souveraineté n'en seroit pas le principe.

tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons ?

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le peuple eſt un peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel ſinon le contrat ſocial ? Le contrat ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas à peu près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé ; pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique* : lequel eſt appellé par ſes

membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation, renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport; ſavoir comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec ſoi, la délibération publique qui peut obliger tous les ſujets envers le Souverain, à cauſe des deux différens rapports ſous leſquels chacun d'eux eſt enviſagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fonda-

mentale proprement dite, que le ſeul pacte ſocial. Ce qui ne ſignifie pas que le corps politique ne puiſſe, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être ſimple, un individu.

Les deux parties contractantes, ſavoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puiſſe juger leurs différends, nous examinerons ſi chacun des deux reſte le maître de rompre le contrat quand il lui plait; c'eſt-à-dire, d'y renoncer pour ſa part ſitôt qu'il ſe croit lézé?

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que ſelon le pacte ſocial, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous, ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique; parce que la lézion ne peut jamais

venir que des particuliers, & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeller toujours que le pacte social est d'une nature particuliere, & propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui seule rend légitimes, raisonnables & sans danger, des engagemens qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, & sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on est plus libre dans le pacte social, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile

quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les ſujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi? Ce ſujet eſt tout neuf: la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le peuple ſe diviſe. Il ſe forme entre le tout & ſa partie, une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas le tout; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat; il s'enſuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien ſtatuer ſur un objet

particulier ; & comme il importe cependant à la conſervation de l'Etat, qu'il ſoit auſſi décidé des choſes particulieres, nous rechercherons comment cela ſe peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut enſuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainſi l'acte par lequel le Souverain ſtatue qu'on élira un chef eſt une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'eſt qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troiſieme rapport ſous lequel le peuple aſſemblé peut être conſidéré ; ſavoir, comme Magiſtrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

(18) Ces queſtions & propoſitions ſont la plupart extraites *du contrat ſocial*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris ſans conſulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'eſt ici le ſommaire, ſera publié à part. *Note faite en* 1761.

Nous examinerons s'il eſt poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté pour en revêtir un homme ou pluſieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas ſouverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'eſſence de la ſouveraineté conſiſtant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'aſſurer qu'une volonté particuliere ſera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt préſumer qu'elle y ſera ſouvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord ſeroit poſſible, il ſuffiroit qu'il ne fût pas néceſſaire & indeſtructible pour que le droit ſouverain n'en pût réſulter.

Nous rechercherons ſi, ſans violer le pacte ſocial les chefs du peuple, ſous quelque nom qu'ils ſoient élus, peuvent jamais être autre choſe que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? ſi ces chefs ne lui

doivent pas compte de leur adminiſtration, & ne ſont pas ſoumis eux-mêmes aux loix qu'ils ſont chargés de faire obſerver ?

Si le peuple ne peut aliéner ſon droit ſuprême, peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut ſe donner un maître, peut-il ſe donner des repréſentans ? Cette queſtion eſt importante & mérite diſcuſſion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni repréſentans, nous examinerons comment il peut porter ſes loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer ſouvent ; s'il eſt aiſé qu'un grand peuple ſoit ſon propre Légiſlateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il eſt bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il ſuit des conſidérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de pluſieurs membres eſt chargé de l'adminiſtration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magiſtrats* ou *Rois*, c'eſt-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier conſidéré par les hommes qui le compoſent s'appelle *Prince*, & conſidéré par ſon action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous conſidérons l'action du corps entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple ; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont ſujets d'un côté & ſouverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de

dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement & en corps ; mais chaque particulier a, comme Sujet, une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Souverain est au Sujet comme dix mille à un : c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes ; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un centmillieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser ; plus le

Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux, moins les mœurs se rapportent aux loix, nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes: Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement, la volonté commune des Magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie; en troisieme lieu la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la vo-

lonté générale eſt toujours la plus foible; la volonté de corps a le ſecond rang, & la volonté particuliere eſt préférée à tout. En ſorte que chacun eſt premierement ſoi-même, & puis Magiſtrat, & puis Citoyen. Gradation directement oppoſée à celle qu'exige l'ordre ſocial.

Cela poſé : nous ſuppoſerons le gouvernement entre les mains d'un ſeul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conſéquent celle-ci au plus haut degré d'intenſité qu'elle puiſſe avoir. Or comme c'eſt de ce degré que dépend l'uſage de la force, & que la force abſolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'enſuit que le plus actif des gouvernemens eſt celui d'un ſeul.

Au contraire, uniſſons le gouvernement à l'autorité ſuprême : faiſons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magiſtrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laiſſera la volonté particuliere dans toute ſa force. Ainſi le gouverne-

ment, toujours avec la même force abſolue, ſera dans ſon *minimum* d'activité.

Ces regles ſont inconteſtables, & d'autres conſidérations ſervent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magiſtrats ſont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'eſt dans le ſien, & que par conſéquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magiſtrat eſt preſque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue: mais l'Etat reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il eſt dépoſitaire de celle de l'Etat que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue ſans que ſa force puiſſe augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus

le peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de Citoyens Magiſtrats que de Citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocratie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable, d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties, l'une administrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout tems beaucoup disputé sur la meilleure forme de Gouvernement, sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différens Etats le nombre des Magistrats (19) doit être inverse de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'aristocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs & les droits des Citoyens; & si l'on peut séparer les uns des autres? Ce que c'est que la patrie, en quoi pré-

(19) On se souviendra que je n'entends parler ici que de Magistrats suprêmes ou Chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Substituts en telle ou telle partie.

cisément elle consiste, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi considéré chaque espece de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, & dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les sociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace secu-*

rum ? N'eſt-ce pas cette aſſociation partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne ſont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'eſpece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laiſſant chaque Etat ſon maître au-dedans, l'arme au dehors contre tout aggreſſeur injuſte. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne aſſociation fédérative, ce qui peut la rendre durable, & juſqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, ſans nuire à celui de la ſouveraineté ?

L'Abbé de S. Pierre avoit propoſé une aſſociation de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entre eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle praticable, & ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20) ? Ces recherches nous menent

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet ; les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes écrits à la ſuite de ce même extrait.

directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle ! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup

de Protesilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes: personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le pre-

mier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, feroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous fommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeuneffe, c'eft la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amufement que de fon inftruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils font Savans & Gens de Lettres, ils lui font paffer fon tems à courir des Bibliotheques, à vifiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranfcrire de vieilles infcriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre fiecle; c'eft comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en forte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent fans avoir rien vu de ce qui peut les intéreffer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales fe reffemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les

mœurs s'y confondent ; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit partout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine ; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſ-

pagnols plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange : c'est là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & simples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede.

Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement ; car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre

maniere ; c'eſt-à-dire , de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puiſſant des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un Etat & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France; moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent, ſans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que dans ce ſiecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir, que la France feroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le peuple mal diſtribué n'eſt pas avantageux à l'Etat ; mais il eſt plus

ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoit cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre, il faut voir élire les membres

du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées, paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes

gens, séjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, & conservent parmi des hommes plus simples, & dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des moeurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est gueres à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le coeur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse, & qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparen-

ce; moi je cherche la réalité; & je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise, en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses lettres de la poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son Eleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas: surpris de ce caprice, je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de

la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son Eleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis; peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes » de Lord John. Miss Betti Roldham » vint hier passer l'après-midi avec elle » & voulut à toute force travailler à » son ouvrage. Sachant que Luci s'étoit » levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordi-

» naire, j'ai voulu voir ce qu'elle faisoit,
» & je l'ai trouvée occupée à défaire
» tout ce qu'avoit fait hier Miss Betti. Elle
» ne veut pas qu'il y ait dans son pré-
» sent, un seul point d'une autre main
» que la sienne ».

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à son Gouverneur; vous avez un Eleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miss Luci, n'est-elle point arrangée? N'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la chose est réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins; j'y ai mis de la simplicité, du zele, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est tems de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci, c'est-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé, & il rapporte

dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, & de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en

penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont : de retour chez eux ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APRÈS avoir preſque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, ſoit en Hiſtoire naturelle, ſoit en Gouvernement, ſoit en Arts, ſoit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous ſouvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez obſervé. Quel eſt enfin le réſultat de vos obſervations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me ſuis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainſi :

« A quoi je me fixe ! A rester tel
» que vous m'avez fait être, & à n'ajou-
» ter volontairement aucune autre chaîne
» à celle dont me chargent la nature &
» les loix. Plus j'examine l'ouvrage des
» hommes dans leurs institutions, plus
» je vois qu'à force de vouloir être in-
» dépendans ils se font esclaves, & qu'ils
» usent leur liberté même en vains efforts
» pour l'assurer. Pour ne pas céder au
» torrent des choses, ils se font mille at-
» tachemens ; puis sitôt qu'ils veulent
» faire un pas ils ne peuvent, & sont
» étonnés de tenir à tout. Il me semble
» que pour se rendre libre on n'a rien à
» faire ; il suffit de ne pas vouloir cesser
» de l'être. C'est vous, ô mon maître,
» qui m'avez fait libre en m'apprenant
» à céder à la nécessité. Qu'elle vienne
» quand il lui plait, je m'y laisse en-
» traîner sans contrainte, & comme je
» ne veux pas la combattre, je ne m'at-
» tache à rien pour me retenir. J'ai cher-
» ché dans nos voyages si je trouverois
» quelque coin de terre où je pusse être
» absolument mien ; mais en quel lieu
» parmi les hommes ne dépend-on plus

» de leurs passions ? Tout bien examiné, » j'ai trouvé que mon souhait même » étoit contradictoire ; car dussé-je ne » tenir à autre chose, je tiendrois au » moins à la terre où je me serois fixé : » ma vie seroit attachée à cette terre » comme celle des Dryades l'étoit à leurs » arbres ; j'ai trouvé qu'empire & liber- » té étant deux mots incompatibles, je ne » pouvois être maître d'une chaumiere » qu'en cessant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

» Je me souviens que mes biens fu- » rent la cause de nos recherches. Vous » prouviez très-solidement que je ne pou- » vois garder à la fois ma richesse & » ma liberté, mais quand vous vouliez » que je fusse à la fois libre & sans be- » soins, vous vouliez deux choses in- » compatibles, car je ne saurois me tirer » de la dépendance des hommes, qu'en » rentrant sous celle de la nature. Que » ferai-je donc avec la fortune que mes » parens m'ont laissée ? Je commencerai » par n'en point dépendre ; je relâcherai » tous les liens qui m'y attachent : si on

» me la laiſſe, elle me reſtera ſi on me » l'ôte, on ne m'entraînera point avec » elle. Je ne me tourmenterai point pour » la retenir, mais je reſterai ferme à ma » place. Riche ou pauvre je ſerai libre. » Je ne le ſerai point ſeulement en tel » pays, en telle contrée, je le ſerai par » toute la terre. Pour moi, toutes les » chaînes de l'opinion ſont briſées, je » ne connois que celles de la néceſſité. » J'appris à les porter dès ma naiſſance » & je les porterai juſqu'à la mort, car » je ſuis homme; & pourquoi ne ſau- » rois-je pas les porter étant libre, puiſ- » qu'étant eſclave il les faudroit bien » porter encore, & celles de l'eſclavage » pour ſurcroît?

» Que m'importe ma condition ſur la » terre? que m'importe où que je ſois? » par-tout où il y a des hommes, je ſuis » chez mes freres; par-tout où il n'y en » a pas je ſuis chez moi. Tant que je » pourrai reſter indépendant & riche, » j'ai du bien pour vivre & je vivrai. » Quand mon bien m'aſſujettira, je l'aban- » donnerai ſans peine; j'ai des bras pour » travailler, & je vivrai. Quand mes

» bras me manqueront, je vivrai si l'on » me nourrit, je mourrai si l'on m'abandonne; je mourrai bien aussi quoiqu'on » ne m'abandonne pas; car la mort n'est pas » une peine de la pauvreté, mais une » loi de la nature. Dans quelque tems » que la mort vienne, je la défie; elle » ne me surprendra jamais faisant des » préparatifs pour vivre; elle ne m'empêchera jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me „ fixe. Si j'étois sans passions, je serois, „ dans mon état d'homme indépendant „ comme Dieu même, puisque ne voulant que ce qui est, je n'aurois jamais „ à lutter contre la destinée. Au moins, „ je n'ai qu'une chaîne, c'est la seule „ que je porterai jamais, & je puis m'en „ glorifier. Venez donc, donnez-moi „ Sophie, & je suis libre.

„ Cher Emile, je suis bien aise d'entendre sortir de ta bouche des discours d'homme, & d'en voir les sentimens dans ton cœur. Ce désintéressement outré ne me déplait pas à ton „ âge. Il diminuera quand tu auras des „ enfans, & tu seras alors précisément

„ ce que doit être un bon pere de fa-
„ mille & un homme ſage. Avant tes
„ voyages, je ſavois quel en ſeroit
„ l'effet; je ſavois qu'en regardant de
„ près nos inſtitutions tu ſerois bien
„ éloigné d'y prendre la confiance qu'elles
„ ne méritent pas. C'eſt en vain qu'on
„ aſpire à la liberté ſous la ſauvegarde
„ des loix. Des loix! où eſt-ce qu'il y
„ en a, & où eſt-ce qu'elles ſont reſ-
„ pectées? Par-tout tu n'as vu régner
„ ſous ce nom que l'intérêt particulier
„ & les paſſions des hommes. Mais les
„ loix éternelles de la nature & de
„ l'ordre exiſtent. Elles tiennent lieu de
„ loi poſitive au ſage; elles ſont écrites
„ au fond de ſon cœur par la conſcience
„ & par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il
„ doit s'aſſervir pour être libre, & il
„ n'y a d'eſclave que celui qui fait mal,
„ car il le fait toujours malgré lui. La
„ liberté n'eſt dans aucune forme de
„ gouvernement, elle eſt dans le cœur
„ de l'homme libre, il la porte par-tout
„ avec lui. L'homme vil porte par-
„ tout la ſervitude. L'un ſeroit eſclave à
„ Geneve, & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Citoyen, tu me demanderois peut-être „ où eſt la patrie, & tu croirois m'avoir confondu. Tu te tromperois, „ pourtant, cher Emile, car qui n'a „ pas une patrie a du moins un pays. „ Il y a toujours un gouvernement & „ des ſimulacres de loix ſous leſquels „ il a vécu tranquille. Que le contrat „ ſocial n'ait point été obſervé, qu'importe, ſi l'intérêt particulier l'a protégé comme auroit fait la volonté générale, ſi la violence publique l'a garanti des violences particulieres, ſi le „ mal qu'il a vu faire lui a fait aimer „ ce qui étoit bien, & ſi nos inſtitutions „ mêmes lui ont fait connoître & haïr „ leurs propres iniquités ? O Emile! „ où eſt l'homme de bien qui ne doit „ rien à ſon pays ? Quel qu'il ſoit, il „ lui doit ce qu'il y a de plus précieux „ pour l'homme, la moralité de ſes „ actions & l'amour de la vertu. Né „ dans le fond d'un bois, il eût vécu „ plus heureux & plus libre ; mais „ n'ayant rien à combattre pour ſuivre „ ſes penchans il eût été bon ſans mé-

„ rite, il n'eût point été vertueux, & „ maintenant il sait l'être malgré ses „ passions. La seule apparence de l'or- „ dre le porte à le connoître, à l'ai- „ mer. Le bien public, qui ne sert que „ de prétexte aux autres, est pour lui „ seul un motif réel. Il apprend à se „ combattre, à se vaincre, à sacrifier son „ intérêt à l'intérêt commun. Il n'est „ pas vrai qu'il ne tire aucun profit des „ loix; elles lui donnent le courage d'ê- „ tre juste, même parmi les méchans. „ Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas „ rendu libre, elles lui ont appris à ré- „ gner sur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe „ où que je sois? Il t'importe d'être où „ tu peux remplir tous tes devoirs, & „ l'un de ces devoirs est l'attachement „ pour le lieu de ta naissance. Tes „ compatriotes te protégerent enfant, „ tu dois les aimer étant homme. Tu „ dois vivre au milieu d'eux, ou du „ moins en lieu d'où tu puisses leur „ être utile autant que tu peux l'être, „ & où ils sachent où te prendre si ja- „ mais ils ont besoin de toi. Il y a telle

„ circonſtance où un homme peut être „ plus utile à ſes concitoyens hors de „ ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon „ ſein. Alors il doit n'écouter que ſon „ zele & ſupporter ſon exil ſans mur- „ mure ; cet exil même eſt un de ſes „ devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui „ rien n'impoſe ces douloureux ſacrifi- „ ces, toi qui n'as pas pris le triſte „ emploi de dire la vérité aux hommes, „ va vivre au milieu d'eux, cultive „ leur amitié dans un doux commerce, „ ſois leur bienfaicteur, leur modele : „ ton exemple leur ſervira plus que „ tous nos livres, & le bien qu'ils te „ verront faire les touchera plus que „ tous nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'al- » ler vivre dans les grandes Villes ; au » contraire un des exemples que les » bons doivent donner aux autres eſt » celui de la vie patriarchale & cham- » pêtre, la premiere vie de l'homme, » la plus paiſible, la plus naturelle, & » la plus douce à qui n'a pas le cœur » corrompu. Heureux, mon jeune ami, » le pays où l'on n'a pas beſoin d'aller

» chercher la paix dans un désert ! Mais » où est ce pays ? Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zele que pour des » intrigans ou pour des fripons. L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui » viennent y chercher fortune, ne fait » qu'achever de dévaster le pays, qu'au » contraire il faudroit repeupler aux dépens des villes. Tous les hommes qui » se retirent de la grande société sont » utiles précisément parce qu'ils s'en retirent, puisque tous ses vices lui viennent d'être trop nombreuse. Ils sont » encore utiles lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux déserts la vie, la » culture, & l'amour de leur premier » état. Je m'attendris en songeant combien de leur simple retraite Emile & » Sophie peuvent répandre de bienfaits » autour d'eux ; combien ils peuvent » vivifier la campagne & ranimer le » zele éteint de l'infortuné villageois. Je » crois voir le peuple se multiplier, les » champs se fertiliser, la terre prendre » une nouvelle parure, la multitude &

» l'abondance transformer les travaux en » fêtes ; les cris de joie & les bénédic- » tions s'élever du milieu des jeux au- » tour du couple aimable qui les a ra- » nimés. On traite l'âge d'or de chime- » re, & c'en sera toujours une pour » quiconque a le cœur & le goût gâtés. » Il n'est pas même vrai qu'on le regret- » te, puisque ces regrets sont toujours » vains. Que faudroit-il donc pour le » faire renaître ? Une seule chose, mais » impossible ; ce seroit de l'aimer.

» Il semble déjà renaître autour de » l'habitation de Sophie ; vous ne ferez » qu'achever ensemble ce que ses dignes » parens ont commencé. Mais, cher » Emile, qu'une vie si douce ne te dé- » goûte pas des devoirs pénibles, si ja- » mais ils te sont imposés : souviens-toi » que les Romains passoient de la charrue » au Consulat. Si le Prince ou l'Etat » t'appelle au service de la patrie, quitte » tout pour aller remplir, dans le poste » qu'on t'assigne, l'honorable fonction » de Citoyen. Si cette fonction t'est oné- » reuse, il est un moyen honnête & » sûr de t'en affranchir ; c'est de la rem-

» plir avec assez d'intégrité pour qu'elle » ne te soit pas long-tems laissée. Au » reste, crains peu l'embarras d'une pa» reille charge : tant qu'il y aura des » hommes de ce siecle, ce n'est pas toi » qu'on viendra chercher pour servir » l'Etat ».

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche ? Non, je sens aussi bien, que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin

Enfin je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens ; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire ; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser

par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre tems, sont très-surement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes-gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient: moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrete qui les accable; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-

vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, & les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir ? Je les laisse faire, & puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de personne, & que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le seul possible ?

Ils se regardent, en souriant & se moquant de ma simplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, &, que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un

peu de curiosité. J'examine Emile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse ; c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent gueres. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiete ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs ; mais ils ne les recouvrent gueres. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-

je; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſ-

ſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoit point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plait.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne; ſoyez amant heureux, mais reſpectueux; obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des gra-

ces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrete ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre ; la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche, se récrie ; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle

accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chére épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours, & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir ? Sophie le permet. Emile en fureur

voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? Faut-il que je l'emmene? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité!

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'a-

vez vu cent fois sans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le sur-lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de scène. Emile veut paroître un peu mécontent: mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles; mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier, j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a falu faire lit-à-part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement: Emile se plaint amerement, Sophie plaisante; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur

& d'amour, & me ferrant la main ne prononce que ce ſeul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame; *l'ingrat!* Emile eſt ſi bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends; j'écarte Emile, & je prends à ſon tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raiſon de ce caprice. On ne ſauroit avoir plus de délicateſſe ni l'employer plus mal-à-propos. Chére Sophie, raſſurez-vous; c'eſt un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel: vous avez eu les prémices de ſa jeuneſſe; il ne l'a prodiguée à perſonne, il la conſervera long-tems pour vous.

« Il faut, ma chére enfant, que je vous » explique mes vues dans la converſation » que nous eûmes tous trois avant-hier. » Vous n'y avez peut-être apperçu qu'un » art de ménager vos plaiſirs pour les » rendre durables. O Sophie! elle eut » un autre objet plus digne de mes ſoins. » En devenant votre époux, Emile eſt » devenu votre chef; c'eſt à vous d'o- » béir, ainſi l'a voulu la Nature. Quand » la femme reſſemble à Sophie, il eſt » pourtant bon que l'homme ſoit conduit » par elle; c'eſt encore une loi de la

» Nature ; & c'est pour vous rendre au-
» tant d'autorité sur son cœur, que son
» sexe lui en donne sur votre personne,
» que je vous ai fait l'arbitre de ses plai-
» sirs. Il vous en coûtera des privations
» pénibles, mais vous régnerez sur lui,
» si vous savez régner sur vous ; & ce
» qui s'est déjà passé me montre que cet
» art difficile n'est pas au-dessus de votre
» courage. Vous régnerez long-tems par
» l'amour, si vous rendez vos faveurs
» rares & précieuses, si vous savez les
» faire valoir. Voulez-vous voir votre
» mari continuellement à vos pieds ? te-
» nez-le toujours à quelque distance de
» votre personne. Mais dans votre sévé-
» rité mettez de la modestie, & non du ca-
» price ; qu'il vous voye réservée, & non
» pas fantasque ; gardez qu'en ménageant
» son amour, vous ne le fassiez douter du
» vôtre. Faites-vous chérir par vos fa-
» veurs, & respecter par vos refus ; qu'il
» honore la chasteté de sa femme, sans
» avoir à se plaindre de sa froideur.

» C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous
» donnera sa confiance, qu'il écoutera
» vos avis, qu'il vous consultera dans
» ses affaires, & ne résoudra rien sans

» en délibérer avec vous. C'est ainsi que » vous pouvez le rappeller à la sagesse, » quand il s'égare, le ramener par une » douce persuasion, vous rendre aimable » pour vous rendre utile; employer la » coquetterie aux intérêts de la vertu, » & l'amour au profit de la raison.

» Ne croyez pas avec tout cela, que » cet art même puisse vous servir tou» jours. Quelque précaution qu'on puisse » prendre, la jouissance use les plaisirs, » & l'amour avant tous les autres. Mais » quand l'amour a duré long-tems, une » douce habitude en remplit le vuide, & » l'attrait de la confiance succede aux » transports de la passion. Les enfans for» ment entre ceux qui leur ont donné » l'être, une liaison non moins douce & » souvent plus forte que l'amour même. » Quand vous cesserez d'être la maîtresse » d'Emile, vous serez sa femme & son » amie; vous serez la mere de ses enfans. » Alors, au lieu de votre premiere réser» ve, établissez entre vous la plus grande » intimité; plus de lit-à-part, plus de re» fus, plus de caprice. Devenez telle» ment sa moitié, qu'il ne puisse plus se » passer de vous, & que sitôt qu'il vous

» quitte, il se sente loin de lui-même.
» Vous qui fîtes si bien régner les char-
» mes de la vie domestique dans la mai-
» son paternelle, faites les régner ainsi
» dans la vôtre. Tout homme qui se plait
» dans sa maison, aime sa femme. Sou-
» venez-vous que si votre époux vit
» heureux chez lui, vous serez une fem-
» me heureuse.

» Quant à présent, ne soyez pas si sé-
» vere à votre amant: il a mérité plus de
» complaisance; il s'offenseroit de vos
» alarmes; ne ménagez plus si fort sa
» santé aux dépens de son bonheur, &
» jouissez du vôtre. Il ne faut point atten-
» dre le dégoût, ni rebuter le desir; il ne
» faut point refuser pour refuser, mais
» pour faire valoir ce qu'on accorde ».

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux: il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Méritez qu'il vous soit rendu léger. Sur-tout, sacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'est pas difficile à faire, & chacun se doute aisément des conditions. Le traité se signe par un baiser; après quoi je dis à mon Eleve: Cher Emile, un homme a

besoin toute sa vie de conseil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici désormais votre Gouverneur.

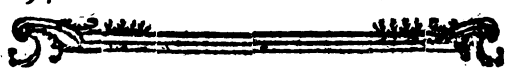
Peu-à-peu le premier délire se calme, & leur laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'histoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser! Ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie :

ils maudissent leurs anciennes richesses ; qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant : mon maître, félicitez votre enfant ; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele, & que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux soit jamais rempli par un autre que moi, dussé-je aussi bien choisir pour lui, qu'on a choisi pour moi-même : mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai, j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & reposez-vous : il en est tems.

FIN.

EMILE ET SOPHIE, OU LES SOLITAIRES.



AVIS DES ÉDITEURS

Sur le Fragment qui suit.

Il faut en convenir, les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU *se proposa dans son* Traité de l'Education; *l'Ouvrage suivant étoit destiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisageroit pas sans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvoient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la justifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à sa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.*

Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit, & nous le disons sans détour; nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur, & plus il est

révoltant. Emile *désespéré*, Sophie *avilie! Qui pourroit supporter ces odieuses images! J'ai du moins la ressource des larmes, quand je vois la vertu malheureuse gémir; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de* Sophie *doit faire des filles vertueuses; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides & parjures? Gardons-nous d'imputer à M.* ROUSSEAU *ces contradictions: Nous le savons; elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaisons firent ses fautes & ses malheurs: une femme vicieuse & jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité: un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison; l'infortunée cédoit à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence; elle succomba comme* Clarisse, *& se releva plus sublime qu'elle. Mais si* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne faloit-il pas que* Sophie *fût infidèle? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux? Et qui pouvoit l'en séparer? Les hommes..... La mort.... Non: le crime seul de* Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU *n'a-t-il pas achevé ces tristes récits? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir & de repentir, ne*

nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du sort, des hommes & d'eux-mêmes, Emile & Sophie, *ivres d'amour & brillants de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.*

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines, ne se seroit pas ranimé aux doux accents de leur félicité !

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmants. Rappellons leurs transports, leurs délices; rappellons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon désespoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie & n'avoir pas vécu !*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés !

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, & que le genre humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, *ma chère* Sophie, *que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi, je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité !*

EMILE ET SOPHIE, OU LES SOLITAIRES.

Lettre Premiere.

J'Etois libre, j'étois heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle: tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent; où mon cœur, ivre de sa joie, s'abreuvoit chaque jour

d'un ſiecle de félicité ? Tout s'eſt évanoui comme un ſonge ; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin., juſqu'au commerce de mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : J'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez

avec Sophie la patrie des ames justes ? Hélas ! où que vous soyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups & m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul ; j'ai tout perdu, mais je me reste, & le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer. Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, & c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces précieux souvenirs qui nourrissent & navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il com-

mença dès ma naissance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, passés dans la liberté, dans la joie, ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs, qu'on lui fit verser. Hélas ! Si je fusse mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets !...

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formois ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois sur des principes vrais & simples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : Par deux termes connus

connus j'apprenois à trouver le troisieme : Pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoître ; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la premiere sagesse est de vouloir ce qui est, & de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me disiez-vous ; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage & toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, & ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions, sans attachemens ? Ce n'est pas un homme ; c'est une brute ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, & à me

préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens ; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoître ; cet amour préservoit mon cœur des piéges du vice, il y portoit le goût des choses belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les saintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer sans cesse & remplir désormais tout mon être ! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets ! souhaits inutiles ! Tout est disparu, tout est disparu sans retour...... Après tant d'ardens soupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant,

je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espece, mais non moins vrai que dans le délire des desirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme ; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute espece étoient inépuisables, chaque instant sembloit les renouveller, & le dernier jour de sa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouse adorée & les chers fruits de sa tendresse ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, & ma fille, sous les yeux de sa mere eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornoient au soin du patrimoine de Sophie ; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, & lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin ? Par

quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble, comment mes empressemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le sentois, j'en étois sûr. Vous paroissiez heureux de mon bonheur; les tendres caresses de Sophie sembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, & vous nous quittâtes! Sans votre retraite je serois heureux encore; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere, vertueuse & chérie vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort! non, jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes

le pere, la mere de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mere : elle appelloit sans cesse l'une ou l'autre en gémissant; elle faisoit retentir de leurs noms & de ses regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes caresses : tous les objets qui les lui rappelloient aigrissoient ses douleurs; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'étoit faite au voisinage & qui étoit

obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chére pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle étoit la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevoient dans mon sein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faisoit trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayois d'exposer une union si pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémissois en regardant la triste Sophie, de songer que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont se perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, sûr d'elle & de moi, je méprisois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain pressentiment; en m'en laissant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas ! je n'imaginois

pas le voir ſitôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſſâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné? Vous avez trop ſçu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur l'amenerent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſçu dédaigner? Qu'il eſt différent de voir les choſes diſtrait par d'autres objets ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, &

son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même; tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit & faisoit la plénitude de

mon existence, en se détachant peu-à-peu de moi sembloit m'en détacher moi-même, & ne laissoit plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vuide & d'anéantissement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroissoit presque éteint, couvoit sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable! Comment celle qui faisoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le désespoir? Comment décrirois-je un si déplorable égarement? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance & foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve? Ah! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne? Mais de quelle trempe unique dut être

une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile, je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme dans les grandes Villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton

du monde nous avoit divisés, & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de Campagne & amis de Ville qui nous réunissent quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je suis content, disoit le mari. Nos sentimens, poursuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre.

Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il desire ? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce systême ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne sait pas combien les épanchemens de l'amitié font passer de choses qui révolteroient sans elle ; on ne sait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain, une philosophie qui n'offre au lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à personne, que soins, procédés, bienséances, attentions, que franchise, liberté, sincérité, confiance ; on ne sait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes quand les cœurs ne sont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient séduisant sous le masque de la sagesse : La raison même auroit peine à se défendre, si la conscience ne venoit au secours. C'étoit là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit

ſans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien reſpect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être ſûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint conſtamment triſte & ſombre. Enfermée depuis le matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre, ſans parler, ſans pleurer, ſans ſe ſoucier de perſonne, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint inſupportable; elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie; je le lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur,

je ne ſuis point jalouſe, me dit-elle d'un air froid & réſolu ; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace ; c'eſt que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus ſavoir la raiſon de ſa haine : elle refuſa de répondre. Elle avoit déjà fermé ſa porte au mari ; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant ſa triſteſſe continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer ; mais comment en ſavoir la cauſe qu'elle s'obſtinoit à taire ? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit impoſer par l'autorité : nous avions ceſſé depuis ſi long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu ſurpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir ſon cœur ; il faloit mériter cette confiance, & ſoit que ſa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, ſoit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je ſentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des ſoins avec leſquels j'eſpérois vaincre enfin ſon ſilence.

Je ne la quittois plus : Mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par

les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il faloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle; vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me

faiſois un point-d'honneur de les ſurmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un ſi long refroidiſſement, la paſſion d'un Epoux ne ſe ralluma ſi brûlante & ſi vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant verſé de pleurs à ſes pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois auſſi ſurpris qu'affligé, ſachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans ſon caractere. Je ne me rebutai point, & ſi je ne vainquis pas ſon opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de ſéchereſſe. Quelques ſignes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ſes refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ſes yeux éteints laiſſoient tomber ſur moi quelques regards non moins triſtes, mais moins farouches, & qui ſembloient portés à l'attendriſſement. Je penſai que la honte d'un caprice auſſi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le ſoutenoit faute de pouvoir l'excuſer, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'oſoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes deſirs, je m'y

livre avec complaiſance : c'eſt encore un égard que je veux avoir pour elle de lui ſauver l'embarras de ſe rendre après avoir ſi long-tems réſiſté.

Un jour qu'entraîné par mes tranſports je joignois aux plus tendres ſupplications les plus ardentes careſſes, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppreſſée & palpitante, elle étoit prête à ſuccomber ; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de viſage, elle me repouſſe avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le déſeſpoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & ſachez que je ne vous ſuis plus rien. Un autre a ſouillé votre lit, je ſuis enceinte ; vous ne me toucherez de ma vie ; & ſur-le-champ elle s'élance avec impétuoſité dans ſon cabinet, dont elle ferme la porte ſur elle.

Je demeure écraſé......

Mon maître, ce n'eſt pas ici l'hiſtoire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'eſt l'hiſtoire de mes paſſions, de mes ſentimens, de mes idées. Je dois m'étendre ſur la plus ter-

rible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites ; elles n'impriment pas sitôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté longtems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti ; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines ; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au cahos de la scene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la premiere

impreſſion que je ſentis fut un ſaiſiſſement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'eſcalier ſans rien voir, ſans rien dire à perſonne, je ſors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par ſa vîteſſe le trait qu'il porte enfoncé dans ſon flanc.

Je cours ainſi ſans m'arrêter, ſans ralentir mon pas, juſques dans un jardin public. L'aſpect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obſcurité ſous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laiſſai tomber demi-mort ſur un gazon.... Où ſuis-je? Que ſuis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catâſtrophe? Inſenſé! quelle chimere as-tu pourſuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La ſublime, la noble Sophie n'eſt qu'une infame! Cette exclamation que mon tranſport fit éclater, fut ſuivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppreſſé par les ſanglots, je ne pouvois ni reſpirer ni gémir: ſans la rage & l'emportement qui ſuccéderent, ce ſaiſiſſement m'eût ſans doute étouffé.

O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois ? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire; il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau ? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt,

puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems

de ſe faire appercevoir : j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de réſoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit ſans fruit aigrir mes peines, & mon ſeul ſoin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes ſens & raſſeoir mon imagination. Je crois que c'eſt le ſeul parti que vous auriez pu prendre vous-même, ſi vous euſſiez été là pour me guider.

Réſolu de laiſſer exhaler la fougue des tranſports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne ſais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à ſon aiſe. Je me leve avec précipitation ; je me mets à marcher comme auparavant, ſans ſuivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur ; j'en ſuis les impreſſions ſans contrainte ; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipi-

tée sembloient m'étourdir & me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits & font diversion à la passion : tant qu'on s'agite on n'est qu'emporté; le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie & la misere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un Café. J'y suis accosté par des gens de ma connoissance; on me parle, on m'entraîne je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la salle du spectacle un jour de

premiere repréſentation, preſſé par la foule, & dans l'impuiſſance de ſortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien que pouvois-je répondre? Mais un de ceux qui m'avoient amené ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeſte je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'aſſemblée & cauſa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaiſa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je ſortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon ſein durant toute la repréſentation, je vis mes doigts pleins de ſang, & j'en crus ſentir couler ſur ma poitrine. J'ouvre mon ſein, je regarde, je le trouve ſanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penſer

ser qu'un spectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment : enfin ne pouvant presque plus me soutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non sans un affreux battement de cœur : je demande ce que fait mon fils; on me dit qu'il dort; je me tais & soupire : mes gens veulent me parler; je leur impose silence; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie; là sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte

& les précautions d'un coupable, je ſors doucement du logis réſolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, & je rentrai dans mon bon ſens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la paſſion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner enſuite après lui avoir laiſſé quelque eſſor. Le mouvement que je venois de ſuivre m'ayant diſpoſé à l'attendriſſement, la rage qui m'avoit tranſporté juſqu'alors fit place à la triſteſſe, & je commençai à lire aſſez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais auſſi ſans faire aucun détour. Je ſortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le ſuivre d'une démarche lente & mal aſſurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A meſure que le jour croiſſant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi.

Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur serré de détresse, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venoient aigrir le sentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui est-ce qui connoit le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misere, & de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'asservissoit à ses loix, qui me tenoit dans sa dépendance; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendresse, & je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siecles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir ja-

mais, à demander, implorer, ſupplier, deſirer ſans ceſſe, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'eſpérance trompeuſe, valoient ceux mêmes où je la poſſédois. Et maintenant haï, trahi, déſhonoré, ſans eſpoir, ſans reſſource, je n'ai pas même la conſolation d'oſer former des ſouhaits...... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il faloit ſubſtituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & mépriſable! Quels yeux pouvoient ſouffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma miſere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit cauſée. Ce tableau déſolant étoit le ſeul que je ne pouvois ſupporter.

La veille, ma douleur ſtupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuſe idée; je ne ſongeois à rien qu'à ſouffrir. Mais à meſure que le ſentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainſi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur ſource, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui

m'étoient échappés en ſortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriſer.

Mes premieres réflexions ſur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire eſt un crime, quel nom faloit-il donner à la ſienne ? Les ames viles ne s'abaiſſent point en faiſant des baſſeſſes, elles reſtent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne ſont que des galanteries ; mais Sophie adultere eſt le plus odieux de tous les monſtres : la diſtance de ce qu'elle eſt à ce qu'elle fut eſt immenſe ; non, il n'y a point d'abbaiſſement, point de crime pareil au ſien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuſe, & qui n'en ai que trop le droit, puiſque c'eſt moi qu'elle offenſe, puiſque c'eſt à moi que l'ingrate a don-

né la mort, de quel droit osé-je la juger si séverement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts? Tu l'accuses de n'être plus la même! O Emile, & toi n'as-tu point changé? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis! Ah! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidele; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple; il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser? Quel attiédissément as-tu remarqué dans sa tendresse? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le sais,

elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y verſoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y paſſoit ſon innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que ſa propre tranquillité; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te ſuivre : c'eſt toi qui du ſein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miſeres où tu t'es toi-même précipité. Hélas ! il n'a tenu qu'à toi ſeul qu'elle ne fût toujours ſage, & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile ! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre ; mais quel droit as-tu de la mépriſer ? Es-tu reſté toi-même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris ſur tes mœurs ? Tu n'as point partagé ſon infidélité, mais ne l'as-tu pas excuſée, en ceſſant d'honorer ſa vertu ? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui eſt honnête eſt en dériſion, où les femmes rougiroient d'être chaſtes, où le ſeul prix des vertus de leur ſexe eſt la raillerie & l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée a-

t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes foiblesses, ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes & aux tentations par ses sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse, contre autrui, contre elle-même ? Quel courage invincible, quelle opiniâtre résistance, quelle héroïque fermeté lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autre témoin de ses triomphes que le Ciel & son propre cœur ? Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre & vaincre incessamment, un instant de foiblesse, un seul instant de relâche & d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, son cœur est resté pur, tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh qui

ſait dans quels piéges adroits les perfides ruſes d'une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus a pu ſurprendre ſon innocente ſimplicité ? N'ai-je pas vu ſes regrets, ſon repentir dans ſes yeux ? N'eſt-ce pas ſa triſteſſe qui m'a ramené moi-même à ſes pieds ? N'eſt-ce pas ſa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreſſe ? Ah ! ce n'eſt pas là la conduite artificieuſe d'une infidele qui trompe ſon mari & qui ſe complait dans ſa trahiſon !

Puis venant enſuite à réfléchir plus en détail ſur ſa conduite & ſur ſon étonnante déclaration, que ne ſentois-je point en voyant cette femme timide & modeſte vaincre la honte par la franchiſe, rejetter une eſtime démentie par ſon cœur, dédaigner de conſerver ma confiance & ſa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des careſſes qu'elle a rejettées, & craindre d'uſurper ma tendreſſe de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang ? Qu'elle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie,

ne pouvoit s'abaisser à la fausseté & portoit jusques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui, me disois-je avec un applaudissement secret, au sein même de l'ignominie cette ame forte conserve encore tout son ressort; elle est coupable sans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'est ainsi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en sa faveur à des jugemens plus doux & plus supportables. Sans la justifier je l'excusois; sans pardonner ses outrages, j'approuvois ses bons procédés. Je me complaisois dans ces sentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conserver sans estime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je sentis un soulagement inespéré. L'homme est trop foible pour pouvoir conserver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du désespoir la Providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentois une sorte de joie à me représenter Sophie estimable & malheureuse; j'aimois à fonder ainsi l'intérêt que je ne pou-

vois cesser de prendre à elle. Au lieu de la seche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disois-je; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter; j'oserai quelquefois encore gémir & soupirer sans rougir.

Cependant j'avois poursuivi ma route &, distrait par ces idées, j'avois marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude & d'un épuisement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeunesse j'étois robuste & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon esprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-six heures que je n'avois pris aucun aliment, je soupai, & même avec appétit: je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient

tant tourmenté, content d'oser penser à Sophie, & presque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse & l'infortune respectent le sommeil & laissent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme & en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant, je devenois, pour ainsi dire, un nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait appaisée, & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux ſenti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonſtance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impreſſions, facile à troubler, timide à me réſoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de conſidérer ma ſituation avec autant de ſang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la néceſſité je ceſſai mes vains murmures, je pliai ma volonté ſous l'inévitable joug, je regardai le paſſé comme étranger à moi, je me ſuppoſai commencer de naître, & tirant de mon état préſent les regles de ma conduite, en attendant que j'en fuſſe aſſez inſtruit, je me mis paiſiblement à l'ouvrage comme ſi j'euſſe été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je ſuis, à ne jamais faire une choſe & rêver à une autre ; ce qui proprement eſt ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée ; le ſoir je reprenois mes réflexions, & relayant ainſi l'eſprit & le corps l'un par l'autre, j'en ti-

rois le meilleur parti qu'il m'étoit possible sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévere, celle-ci paroit plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon pro-

pre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je si long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchise & se vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuse, toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. Sophie restée estimable jusques dans le crime se-

ra respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidele que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conserve & la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en sera plus soigneuse & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidele, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur mais

avec force, que les maximes du monde ne ſont point loi pour qui veut vivre pour ſoi-même, & que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favoriſe : que c'eſt avec raiſon qu'on impute à un mari le déſordre de ſa femme, ſoit pour l'avoir mal choiſie, ſoit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un exemple de la juſtice de cette imputation, & que, ſi Emile eût été toujours ſage, Sophie n'eût jamais failli ; qu'on a droit de préſumer que celle qui ne ſe reſpecte pas elle-même, reſpecte au moins ſon mari s'il en eſt digne, & s'il ſait conſerver ſon autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme eſt aggravé par l'infamie de le ſouffrir, que les conſéquences de l'impunité ſont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offenſé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une baſſeſſe d'ame indigne de tout honneur.

Je ſentois ſur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore eſtimable en étoit plus déſeſpérant pour moi : car on peut ſoutenir ou renforcer

une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plait ? Oui, Sophie est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidele que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chére a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir sa premiere faute, qu'est-ce qui préviendroit des rechutes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu,

ni eſtime à ménager; elle n'a plus rien à perdre en m'offenſant, pas même le regret de m'offenſer. Elle connoit mon cœur, elle m'a rendu tout auſſi malheureux que je puis l'être; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le ſien; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriſer.... Elle ne m'aime plus..... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même? Elle ne m'aime plus, la perfide! Ah! c'eſt là ſon plus grand crime: j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, ſans ſonger que ſouvent l'offenſé pardonne, mais que l'offenſeur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah! combien elle doit me haïr!

Emile, que tu t'abuſes quand tu juges de l'avenir ſur le paſſé! Tout eſt changé. Vainement tu vivrois encore avec elle; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les ſituations dépendent des

affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le sais bien : elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse ; elle peut me rendre son cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & sans la confiance il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait, c'en est fait, ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuse, & je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide ; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le sont par elle. En violant ses engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus rien, ne l'a-t-elle pas dit en-

core ? Elle n'eſt plus ma femme : la reverrois-je comme étrangere ? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre ; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi !

Mais quoi ! mon affront reſtera-t-il impuni ? Si l'infidele en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ? C'eſt moi que je punis & non pas elle : je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé ? Où eſt la juſtice, où eſt la vengeance ?

Eh ! malheureux, de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du moins ne ſois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il ſe peut, quelque mal que tu ne ſentes pas. Il eſt des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables ; c'eſt preſque les autoriſer que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidele ? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu ſon juge, n'étant même plus ſon époux ? Lorſqu'elle a violé ſes devoirs de femme, elle ne s'en eſt point conſervé

les droits. Dès l'inſtant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a briſé les tiens & ne s'en eſt point cachée ; elle ne s'eſt point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus ; elle ne t'a ni trahi, ni menti ; en ceſſant d'être à toi ſeul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te reſter ſur elle ? S'il t'en reſtoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, ſois bon par ſageſſe & clément par vengeance. Défie-toi de la colere ; crains qu'elle ne te ramene à ſes pieds.

Ainſi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me ſéduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour ſa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je ſentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indiſſoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raiſon naturelle & invincible contre le divorce. Des objets ſi chers, dont

aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent néceſſairement; c'eſt un intérêt commun ſi tendre qu'il leur tiendroit lieu de ſociété, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raiſon, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi ? Quoi ! la nature elle-même autoriſera le crime, & ma femme, en partageant ſa tendreſſe à ſes deux fils, ſera forcée à partager ſon attachement aux deux peres ! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût paſſé dans l'eſprit m'embraſoit d'une rage nouvelle ; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en ſongeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté juſqu'alors. Dès cet inſtant je me décidai ſans retour, & pour ne laiſſer plus de priſe au doute je ceſſai de délibérer.

Cette réſolution bien formée éteignit tout mon reſſentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis

plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément; tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare,

&

& la regardant comme une ſuite néceſſaire de la premiere où j'étois ſûr d'avoir bien raiſonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, ſi un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me reſtoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de choſe, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me reſtoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant ſeul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être iſolé ſur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il faloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il ſe fait en nous, combien on perd de ſon exiſtence quand on a tenu à tant de choſes & qu'il faut ne tenir plus qu'à ſoi, ou qui pis eſt, à ce qui nous fait ſentir inceſſamment le détachement du reſte. J'avois à chercher

ſi j'étois cet homme encore, qui ſait remplir ſa place dans ſon eſpece, quand nul individu ne s'y intéreſſe plus.

Mais où eſt-elle cette place pour celui dont tous les rapports ſont détruits ou changés? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le ſort m'ôtoit juſqu'à l'eſpoir de contribuer au bonheur de perſonne? Car ſi tant d'inſtrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma miſere, pouvois-je eſpérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon eſprit fatigué avoit beſoin d'un peu de relâche pour ſe livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'eſpérance, & ſûr de perdre ainſi peu-à-peu celle du deſir, en voyant que le paſſé ne m'é-

toit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misere. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, si tu le veux, & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent

assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on sait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre, ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place étoit moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas

celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avois été, & qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, & l'on me prenoit à peu près au mot sur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve, on me regardoit au travail avec une sorte d'étonnement; tout ce que je faisois dans l'attelier (& j'y faisois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration; l'on sembloit épier tous mes mouvemens, tous mes gestes. On tâchoit d'en user avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne se faisoit plus sans effort, & l'on eût dit que c'étoit par respect qu'on s'abstenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement aussi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems: mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose me ramenant bientôt à ce qui se faisoit

autour de moi ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers qui les lui rend en quelque ſorte plus intéreſſans. Je ne pouſſois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute ſurpriſe de ce que je ne m'étois pas bleſſé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adreſſe ; avez-vous peur que je ne ſache pas mon métier ? Monſieur, me dit-elle, je vois que vous ſavez bien le nôtre ; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu : je voulus ſavoir comment je l'étois. Après bien des myſteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, deſcendre à la porte du maître, que ſans permettre qu'on m'avertît elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de

l'attelier, qu'elle s'étoit mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serroit avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés, versant des torrens de larmes, & donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fideles à

la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit ! Que de choses tout cela supposoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il point falu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'est devenu cet ange du Ciel ?..... Mais que vient donc faire ici cette femme..... elle amene son fils.... mon fils.... & pourquoi ?.... Vouloit-

elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ?.... me braver ?.... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé, & cette supposition même étant entrée dans ma délibération ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit.

C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir; & d'où la tiroit-elle, cette persuasion? qu'avoit-elle vu? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoi qu'elle le fût selon moi: lequel avoit tort? Le mot de Sophie décidoit encore ce point; & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il faloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere: c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'é-

levions elle ou moi ne pouvant plus l'élever ensemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis ? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere, pour braver une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma sureté je ne serai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidele le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'est ôté.

Il est certain que la résolution d'ôter mon fils à sa mere avoit été l'effet de ma colere. Sur ce seul point la passion m'avoit aveuglé, & ce fut le seul point aussi sur lequel je changeai de résolution. Si ma famille eût suivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore ; mais peut-être aussi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi ; consolée dans cette chére moitié

de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier !

Nous nous connoissions si bien mutuellement qu'il ne me falut pour deviner le motif de sa brusque retraite que sentir qu'elle avoit prévu ce qui seroit arrivé si nous nous fussions revus. J'étois raisonnable mais foible, elle le savoit; & je savois encore mieux combien cette ame sublime & fiere conservoit d'inflexibilité jusques dans ses fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit insupportable. Elle sentoit que son crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier; elle aimoit mieux être punie que pardonnée : un tel pardon n'étoit pas fait pour elle; la punition même l'avilissoit moins à son gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'est pour cela qu'intrépide & barbare dans sa franchise elle dit son crime à vous, à toute ma famille,

taisant en même tems ce qui l'excusoit, ce qui la justifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obstination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai sçu qu'après sa mort.

D'ailleurs, rassurée sur la crainte de perdre son fils elle n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus d'une lâcheté. Ces rafinemens de son amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être séparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé; en ne considérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il faloit le laisser à sa mere, & je m'y déterminai. Du

reste, confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle, puisque je ne devois plus m'en rapprocher ? C'étoit elle encore, c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon ; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir ; c'étoit là ma grande affaire, & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir ? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire ? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie ? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre

l'équilibre du globe ? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse, & qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime ; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque situation que je sois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit besoin des autres si chacun vivoit convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée, & trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche, ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere ; je vous écrivis, j'écri-

vis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les ſoins qui pouvoient regarder ma perſonne; aucun ne m'étoit néceſſaire, & ſans valet, ſans argent, ſans équipage, mais ſans deſirs & ſans ſoins je partis ſeul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, ſur les mers que j'ai parcourues, dans les déſerts que j'ai traverſés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une ſeule choſe, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laiſſé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.



LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le paſſé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me diſois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puiſqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ſes vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays je l'étendois ſur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en ceſſant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'eſt jamais d'aller à une journée du lieu où l'on eſt, & pourquoi vouloir faire plus, ſi de journée en journée on peut aller au bout du monde? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ;

il ſemble qu'on doive le franchir tout d'un ſaut ; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs uſages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs beſoins factices, ont, pour ainſi dire, une atmoſphere qui les ſépare des lieux où ils ſont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France ; ſitôt que quelque choſe de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & ſe croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'eſt pas de la même maniere, & ne ſauroit dormir aux Indes ſi ſon lit n'eſt fait tout comme à Paris.

Pour moi, je ſuivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois ſuivi l'oppoſé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîteſſe que je ne mettois pas à mes courſes ſe compenſoit par la ferme réſolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laiſſant le

tems de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant, & je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras: mon vêtement formoit toute ma garderobe; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je restois là sans impatience, j'y travaillois tout comme

ailleurs ; j'y aurois ſans peine paſſé ma vie ſi l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empreſſement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les paſſages. L'air affairé & ſoucieux eſt toujours ſuſpect, mais un homme tranquille inſpire de la confiance ; tout le monde me laiſſoit libre en voyant qu'on pouvoit diſpoſer de moi ſans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faiſois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'inſtrument univerſel. Tantôt payſan, tantôt artiſan, tantôt artiſte, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoiſſance de miſe, & je me rendois maître de leur uſage par mon peu d'empreſſement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot ſur ce que je me donnois pour être, & rien de plus ; parce que j'étois ſimple en toute choſe, & qu'en rempliſſant un poſte je n'en briguois pas un autre. Ainſi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laiſſoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament

qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espece de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blamés dans le monde comme la vie d'un vaga-

bond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois ; que fais-je ? où vais-je ? quel est mon but ? Je me répondois ; qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons sans soins & sans peine : j'ai répudié mon patrimoine, & je vis ; je ne fais rien d'injuste, & je vis ; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez

pourvu en me faiſant apprendre la manœuvre : elle n'eſt pas plus difficile ſur la Méditerranée que ſur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, eſpece de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corſaires, & diſoit s'être échappé de leurs mains ſans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaiſſeau & il faiſoit ſa ſeconde courſe depuis ce rétabliſſement. Il contoit ſa vie à qui vouloit l'entendre, & ſavoit ſi bien ſe faire valoir qu'en amuſant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient auſſi bizarres que ſes aventures. Il ne ſongeoit qu'à divertir ſon équipage : il avoit ſur ſon bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fuſées ; on n'a jamais vu patron de navire auſſi gai.

Pour moi je m'amuſois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'at-

tention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueſt. Le compas étoit pourtant au rumb convenable; mais le cours du ſoleil & des étoiles, me ſembloit contrarier ſi fort ſa direction qu'il faloit ſelon moi, que l'aiguille déclinât prodigieuſement. Je le dis au Capitaine; il battit la campagne en ſe moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas poſſible de vérifier mes obſervations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer; il dura deux jours: le troiſieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Egliſe. Un matelot ſoutint que c'étoit la côte de Sardaigne; il fut hué, & paya de cette façon ſa bienvenue; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement ſur ce bord, ainſi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fuſſions; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curioſité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir ſi quelque fer mis là par mégarde ne

ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria; Voile. Le Patron regarda avec sa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, pousserent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort; compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il

pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le Patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque défiance : mais sitôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi & s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui, & lui criant ; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un sabre dont je m'étois saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui présentant le sabre par la poignée, *tiens*, *Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le sabre, il le leva sur ma tête ; j'attendis le coup en silence : il sourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers

avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire; ce qui me confirma qu'il en savoit assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction. Que m'ôtera cet événement? Le pouvoir de faire une sottise. Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, eh dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes? Le travail? ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas

plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte ? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? & je n'en voulois pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui sait de quelle part il me sera plus supportable ? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? Qui pourra me faire porter deux chaînes ? N'en portois-je pas une auparavant ? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.]

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous, & je connus

que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Négres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est

que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes

anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainsi que les Consuls une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des

bandits; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres-gens; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étoient superflus, car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savoit à fond toute la morale, & ses préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne sauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdoit en projets de révoltes & de conspirations impossibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable, mais il méprisa mes conseils & me dit fiérement qu'il savoit mourir. Monsieur lui dis-je, il vaudroit encore

mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & sensible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi, mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui étoit le mien. Cet homme se défit de lui & de moi, nos liaisons lui avoient paru suspectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ses manœuvres les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui pour se faire valoir à son maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuste & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur.

Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix; tous mes compagnons tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque, mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de constance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agissoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miseres, & je résolus de le leur pro-

poser, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, & je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends

peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoi qu'accéléré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle quand mon corps épuisé ne seroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui & moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple & simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout resta calme. Le Che-

valier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement, & leur ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme

des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanées. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid & fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint si générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inſpecteur put lui dire pour s'excuſer & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me déſigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à ſe faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit; c'eſt donc toi qui débauches mes eſclaves ? Tu viens d'entendre l'accuſation. Si tu as quelque choſe à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de ſa ruine; dans un moment où tout maître Européen, touché juſqu'au vif par ſon intérêt eût commencé ſans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque; tu ne peux nous haïr; tu ne nous connois pas même; nous ne te haïſſons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous ſavons porter le joug de la néceſſité qui nous a ſoumis à toi. Nous ne refuſons point d'employer nos forces pour ton ſervice, puiſque le ſort nous y condamne; mais en les excédant ton eſclave nous les ôte

& va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué ton ouvrage ne se fera pas moins, & tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes ; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti est pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme sensé : je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Aussitôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre chef; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaisois lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades

de la marine & de la milice, il s'étoit ſucceſſivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de ſon prédéceſſeur il fut élu pour lui ſuccéder par les ſuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poſte difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une ſoldateſque inquiete & mutine, avide de déſordre & de trouble, qui, ne ſachant ce qu'elle deſiroit elle-même, ne vouloit que remuer & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon adminiſtration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille: tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes......

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

Homme

Fin de la Table.

